

Louis POIRIER : *Vita Nova*

Romain Daroles : *Mémoire de Bachelor « Comédien »*, H.E.T.S.R. La Manufacture

Il n'y a rien d'autobiographique dans mes films si ce n'est le témoignage autobiographique de ce penchant irrépressible pour l'invention.

Federico Fellini, *Entretiens sur « Otto e mezzo »*.

À Umberto Eco et Jorge Luis Borgès, mes maîtres.

Remerciements

Claire de Ribeaupierre

« Ça a débuté comme ça. Moi j'avais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler. Arthur, un étudiant, un carabin lui aussi, un camarade. »

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*

François Gremaud

« C'est tout l'inconvénient de ne pas faire imprimer ses œuvres : on passe sa vie à les refaire »

Alfonso Reyes, *Questions gongorines*, 60

Yvette et Joseph Tonicello

« ho io appreso quel che s'io ridico, / a molti fia sapor di forte agrume. »

Dante, *Paradis*, Chant XVII

François-Xavier Rouyer

« Je ne me suis jamais proposé d'écrire une œuvre, au sens où l'entendaient Flaubert ou Wordsworth. Je me suis limité à de brèves aventures secrètes »

Jorge Luis Borgès, *Préface aux Œuvres Complètes - la Pléiade*

Pascale Tonicello

« CESAR : Bonsoir mon fils. (*Un petit temps.*) Tu sais, des fois, je dis que tu m'empoisonnes l'existence, mais ce n'est pas vrai. »

Marcel Pagnol, *Marius*

Floriane Mesenge

« Mais, sous nous, tout remuait, et nous remuait, de haut en bas, et d'un côté à l'autre. »

Samuel Beckett, *La dernière bande*

Sophie Basch

« Nous étions à l'étude quand le proviseur entra, suivi d'un *nouveau* habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre. »

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*

Marie-Odile Germain, Bernhild Boie et la Bibliothèque nationale de France

« La nuit dispensait ses trésors. »

Julien Gracq, *Au château d'Argol*

Jean-Pierre et Vincent Teissier, de la librairie Teissier à Nîmes

« je me suis détesté, je me suis adoré ; - puis nous avons vieilli ensemble »

Paul Valéry, *La Soirée avec Monsieur Teste*

Thimothée Zurbuchen

« Il y a dans la vie comme l'hystérie d'une fin de printemps »

E. M. Cioran, *Des larmes et des saints*

Nicolas Berseth, Ian Lecoultre et Céline Ribeiro

« BOBET (Louison) : Bobet est un héros prométhéen ; il a un magnifique tempérament de lutteur, un sens aigu de l'organisation, c'est un calculateur, il vise réalistement à *gagner*. [...] Il connaît l'inquiétude, l'orgueil blessé : c'est un bilieux. »

Roland Barthes, *Mythologies*, « Le Tour de France comme épopée – Lexique des coureurs (1955) »

Anne et Patrick Poirier

« Alors nous franchîmes ces portes grandes ouvertes, comme on entre dans la paix de la maison paternelle »

Ernst Jünger, *Sur les falaises de marbre*

Ma chère promotion H : « Il m'aurait été impossible de les décrire tous. Dans l'histoire que je me proposais de raconter, il n'était d'ailleurs pas nécessaire de les décrire tous, et même il fallait faire attention de ne décrire que les gestes qui servaient à la compréhension de l'histoire. »

Jean Giono, *Noé*

Bibliographie

▪ Ouverture

ALIGHIERI Dante, *La Divina Commedia*, Ulrico Hoepli, Milano, 1989
BARTHES Roland, *Mythologies*, Seuil, in « Œuvres Complètes, tome 1, 1942 - 1961 », 2002
BECKETT Samuel, *La dernière bande*, Les éditions de Minuit, 2007
BORGES Jorge Luis, « Préface », in Œuvres Complètes, édition de la Pléiade, tome 1, 1993
CIORAN Emil, *Des larmes et des saints*, L'Herne, Méandres, 1986
CELINE Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard, 2009
FELLINI Federico, *Otto e mezzo*, 1963
FLAUBERT Gustave, *Madame Bovary*, Gallimard, folio classique, 2009
GIONO Jean, *Noé*, 2007
GRACQ Julien, *Au château d'Argol*, José Corti, 1986
GRACQ Julien, *Un beau ténébreux*, José Corti, 1983
JOUANNAIS Jean-Yves, *Artistes sans œuvres, I would prefer not to*, Verticales, 1997
JÜNGER Ernst, *Sur les falaises de marbre*, Gallimard, 8^{ème} éd., 1942
PAGNOL Marcel, *Marius*, éditions de Fallois, Fortunio, 2005
REYES Alfonso, *Questiones Gorgorinas*
TOURNIER Michel, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*
VALERY Paul, *La soirée avec Monsieur Teste*, Gallimard, 1946

▪ Décors

BORGES Jorge Luis, « La bibliothèque de Babel », in *Fictions*, Gallimard, folio, 2014
DEMANZE Laurent, *Les fictions encyclopédiques*, Corti, 2015
FOUCAULT Michel, *La bibliothèque fantastique*

▪ Enfance

CESAR Jules, *La Guerre des Gaules*, 57 à 43 av. J.C.
GRACQ Julien, *Carnets du grand chemin*, Corti, 1992
SALLUSTE, *Conjuration de Catilina* 43 av. J.C.
TITE-LIVE, *Histoire romaine*, 1er siècle av. J.C.

▪ Rencontre

BALZAC Honoré de, *Eugénie Grandet*, 1834
BAUDELAIRE Charles, *Les Fleurs du mal*, 1857
CERVANTES, *Don Quichotte*, 1605 – 1615
DOSTOIEVSKI Fiodor, *L'Idiot*, 1874
ECO Umberto, *Lector in fabula*, livre de poche, 1989
FLAUBERT Gustave, *Bouvard et Pécuchet*, Gallimard, folio, 2007
HOMERE, *L'Iliade*
RABELAIS François, *Pantagruel*, 1532
RABELAIS François, *Gargantua*, 1534
RABELAIS François, *Tiers Livre*, 1546
RABELAIS François, *Quart Livre*, 1552
RABELAIS François, *Cinquième Livre*, 1564

ROSTAND Edmond, *Cyrano de Bergerac*, 1897
STENDHAL, *Le Rouge et le noir*, 1830
SUE Eugène, *Les Mystères de Paris*, 1842 – 1843, publiés sous forme de feuillets...
VERNE Jules, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1869 – 1870
VOLTAIRE, *Zadig ou la destinée*, 1747
YOURCENAR Marguerite, *L'œuvre au noir*, Gallimard, folio, 1976

▪ Paysages

FELLINI Federico, *Amarcord*, 1973
GRACQ Julien, *Préférences*, Corti, 1961
LEUTRAT Jean-Louis, *Julien Gracq*, Seuil, les contemporains, 1991

▪ Province

ARASSE Daniel, *Histoires de peintures*, Gallimard, folio essais, 2006
COMPAGNON Antoine, « Les chiffonniers littéraires : Baudelaire et les autres », Cours au Collège de France, 2015-2016
GAIGNEBET Claude, *Le Carnaval*, Payot, Le regard de l'imaginaire, 1974
GIONO Jean, *Un Roi sans divertissement*, Gallimard, folio, 1972
Giono-Paulhan, Correspondance 1928 – 1963, Gallimard, les Cahiers de la NRF, 2000
VERMEER, *La dentellière*, Musée du Louvre, Paris, 1671
WILLIAMS Tennessee, *La Ménagerie de verre*, 1944

▪ Suisse

BAUMONT Stéphane, *Le goût du rugby*, Mercure de France, 2007
BORGES Jorge Luis, « Pierre Ménard auteur du Quichotte », in *Fictions*, Gallimard, folio, 2014
CHARLET Nicolas, *Les Ecrits d'Yves Klein*, Luna-Park, 2006
COUDERC Roger, interviews et commentaires de match à l'ORTF, « allez les petits ! »
La Dépêche du Midi, articles et archives : 12/10/2015, 8/10/2015, 15/10/2015
GODARD Jean-Luc, *À bout de souffle*, 1960
KLEIN Yves, *Les fondements du judo*, Dilecta, 2006
KLEIN Yves, *Monochromes : California, Monochrome bleu sans titre IKB 171*
RESTANY Pierre, *Yves Klein*, chêne/Hachette, 1982
RIOU Denys, *Yves Klein vers l'immatériel*, Dilecta, 2006
Yves Klein, Corps, couleur, immatériel, Centre Pompidou, Paris, 2006
Yves Klein le Monochrome : empreintes, Galerie Bonnier, Lausanne, 1964
Yves Klein : Peintures de feu, Galerie Bonnier, Lausanne, 1966

▪ La préparation du récit

BARTHES Roland, *La préparation du roman : Cours au Collège de France (1978 – 1979 et 1979 – 1980)*, Seuil, 2015
BIZET Georges, *Carmen*, 1875
BIZET Georges, *Les pêcheurs de perles*, 1863
BLONDE Didier, *Leilah Mahi*, Gallimard, 2015

LOTI Pierre, son œuvre admirablement et savoureusement orientaliste, notamment *Aziyadé, Le Romand d'un Saphi, Pêcheurs d'Islande, Madame Chrysanthème, Fantôme d'Orient...*

LOUÏS Pierre, son œuvre sulfureuse, curieuse et secrète comme *Les Chansons de Bilitis, Aphrodite, Les Aventures du Roi Pausole, Manuel de Gomorrhe...*

MASSENET Jules, *Thaïs*, 1894

PASOLINI Pier Paolo, « Io so », article du *Corriere della Sera*, 14/11/1974

- Pertes

Anne e Patrick Poirier, architettura e mitologia, Electa, 1994

POIRIER Anne et Patrick, *l'œil de l'oubli*, 1996

POIRIER Anne et Patrick, *Villa Adriana*

POIRIER Anne et Patrick, *Ostia Antica*

POIRIER Anne et Patrick, *Domus Aurea*

- Vita Nova

BARTHES Roland, *Le plaisir du texte*, Seuil, in « Œuvres Complètes, tome 4, « 1972 - 1976 », 2002

BORGES Jorge Luis, « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », in *Fictions*, Gallimard, folio, 2014

CHATEAUBRIAND François-René de, *Lettres à Fontanes*

FELLINI Federico, *La Strada*, 1954

FELLINI Federico, *La Dolce Vita*, 1960

GENET Jean, *Le Funambule*, l'Arbalète, 1955

GRACQ Julien, *Autour des sept collines*, Corti, 1988

GRACQ Julien, *Manuscrits de guerre*, Corti, 2011

HOMERE, *l'Iliade*

MAHLER Gustav, *Symphonie N°9*, Vienne, 1912

NABOKOV Vladimir, *Feu Pâle*, Gallimard, Du monde entier, 1965

PROUST Marcel, *Le temps retrouvé*, Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, Paris, 2009

SHAKESPEARE, *Roméo et Juliette*, traduction de François-Victor Hugo, 1868

STENDHAL, *Promenades dans Rome*

STRAUSS Richard, *Der Rosenkavalier*, Dresde, 1911

VACHE Jacques, *Lettres de guerre*

VERDI Giuseppe, *Rigoletto*, Venise, 1851

WALSER Robert, *Les Enfants Tanner*, Gallimard, Folio, 1992

- Greffes avortées

BAYARD Jean-Luc, *P.O.L. nid d'espions*, P.O.L., 2015

BECKETT Samuel, *En Attendant Godot*, Les Editions de Minuit, 1952

BECKETT Samuel, « le concentrisme », in *Disjecta*, Grove Press, 1984

BENJAMIN Walter, *Je déballe ma bibliothèque*, Rivages poche, 2015

BLANCHOT Maurice, *L'espace Littéraire*, Gallimard, folio essais, 1988

BORGES Jorge Luis, *Conférences*, in Œuvres Complètes, Gallimard, édition de la Pléiade, tome 1, 1993

BORGES Jorge Luis, *Histoire Universelle de l'infamie*, in Œuvres Complètes, Gallimard, édition de la Pléiade, tome 1, 1993

BORGES Jorge Luis, *L'Aleph*, in Œuvres Complètes, Gallimard, édition de la Pléiade, tome 1, 1993

BOUSQUET Joe, *Lettres à poisson d'or*, Imaginaire Gallimard, 1999

BOUSQUET Joe, *Mystique*, Gallimard, 1973 (1989)
CALVINO Italo, *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, Editions du Seuil, Points, 1995
CHARTIER Roger, *L'ordre des livres*, Bulletin des bibliothèques de France, N°3, 1992
ECO Umberto, *Au nom de la rose*, livre de poche, (version revue et corrigée, augmentée de l'*Apostille*), 2012
ECO Umberto, *L'œuvre ouverte*, Points seuil, 2015
FARGUE Léon-Paul, *Le Piéton de Paris*, Gallimard (dixième édition), 1939
FLAUBERT Gustave, *Bouvard et Pécuchet*, Gallimard, folio classique,
GIONO Jean, *Notes sur l'affaire Dominici*, Gallimard, folio, 2009
GRACQ Julien, *En lisant en écrivant*, Corti, 1980
GRACQ Julien, *Le Rivage de Syrtes*, Corti, 1951
KNOWLSON James, *Beckett*, Actes Sud, Solin, 1999
PEREC Georges, *La vie mode d'emploi*, livre de poche, 1980
PEREC Georges, *Penser/Classer*, Seuil, La librairie du XXème siècle, 2003
TCHEKHOV Anton, *Les méfaits du tabac*, in Œuvres, Gallimard, édition de la Pléiade, 2007

I. Ouverture

« Quoique la campagne fut chaude encore de tout le soleil de l'après-midi, Albert s'engagea sur la longue route qui conduisait à Argol. Il s'abrita à l'ombre déjà grandie des aubépines et se mit en chemin. Il voulait se donner une heure encore pour savourer l'angoisse du hasard. Il avait acheté un mois plus tôt le manoir d'Argol, ses bois, ses champs, ses dépendances, sans le visiter, sur les recommandations enthousiastes d'un ami très cher. (...) Et, sans plus délibérer, il avait signé ce recours en grâce insensé à la chance. »

Chance ? Voilà qui est un peu problématique... Je m'aperçois en écrivant ces lignes que je n'aurais pas dû commencer par cela. En fait, je saute trop d'étapes tout d'un coup si je pars de là. Mais bon... Tentez seulement de vous en rappeler pour quand ça reviendra, dans la suite, et prenons l'histoire un peu plus tôt...

Vous n'êtes certainement pas sans ignorer cher lecteur qu'il y a quelques années de ça, est sorti en librairie un petit ouvrage de l'historien-philosophe-critique d'art Jean-Yves Jouannais qui n'est pas allé sans faire grand bruit dans le monde de la littérature, de l'art et de l'édition. Ce livre quel est-il ? Il s'agit d'*artistes sans œuvres*, sous-titré « i would prefer not to » : un essai consacré « aux artistes pour qui les œuvres sont présentes partout et visible nulle part [...] comme autant d'avatars plus ou moins volontaires du fameux Bartleby »¹. Je le lis et découvre à l'intérieur ce catalogue de noms d'artistes illustres qui surent briller, en leur temps, par leur non-production et leur absence dans le paysage artistique. J'y trouve entre autres évoqués « l'art sans objet de Jacques Vaché, les romans inédits de Félicien Marboeuf, le musée des Obsessions de Harald Szeemann, l'écriture introvertie de Joseph Joubert, les scandales d'Arthur Cravan, la vie accélérée d'Edie Sedgwick, *femme fatale* de Velvet. Cette constellation de créateurs sans production à visée muséale, de penseurs sans corpus, ensemble d'étoiles qui ne se sont jamais donné les moyens de briller, [qui] s'avère donc *a priori* invisible ». Et dans cette série de portait pour le moins hétéroclites et non-académiques, je lis celui, bien succinct, d'un auteur dont je n'avais jusque là croisé le nom que lors d'un colloque donné en Sorbonne par le professeur Patrick Dandrey². Dans cette notice titrée par Jouannais, non sans ironie « Poirier ou l'Éden sans fruit », peu d'informations finalement sur sa vie nous sont dévoilées si ce n'est ce document, *esquisse d'un journal-portrait* visiblement *semi-fictionnel semi-biographique* titré « un beau ténébreux », présenté par Jouannais comme de la main de Louis Poirier lui-même :

Un beau ténébreux

Allan était un brillant élève, mais le rang qu'il occupait dans la classe, les prix, les récompenses le laissaient indifférent. Il s'était fait une culture particulière, - commençant par s'imprégner, tout jeune encore, des œuvres les plus abstruses, les plus audacieuses de la

¹ Jean-Yves Jouannais, *Artistes sans œuvres*, verticale phase deux.

² Séminaire du professeur Patrick Dandrey consacré au « moi dans tous ses états, naissance du for intérieur et apories de la subjectivité en littérature française – la question du pseudonyme d'auteur ». Si mes souvenirs ne me trompent guère, l'évocation de Louis Poirier avait eu lieu au cours d'une séance consacrée au moraliste Joseph Joubert, qui ne publia lui aussi aucune œuvre de son vivant...

littérature contemporaine. Ce Rimbaud qui vous passionne tant n'avait plus, au moment où je l'ai connu, guère de secrets pour lui. Ses exaltations enfantines furent donc marquées dès le début par quelque chose de singulièrement lucide. [...] Il lisait avec ravissement, avec emportement – je revois encore, de ces yeux pourtant bien ouverts, ce fascinant tournoiement de livres sur son pupitre, cette orgie sans choix, cet appétit toujours prêt à se rassasier de tout, d'où il sortait pour marcher avec nous à grands pas dans la cour dans une espèce d'ivresse lourde et fumeuse, de brume traversée d'obscurs éclairs.

Il y est aussi question, sans plus d'informations, d'une *Vita Nova*, jamais terminée, seulement fantasmée (je cite Jouannais) « dans la perspective, un jour, de la crier au monde entier qui sera devant lui disposé à l'écouter ». Quelle ambition démesurée ! Mais je sens alors comme un je ne sais quoi qui m'attire, me rend curieux. Quelque chose d'excessivement *proche* aussi dans cette soif de littérature, ce *tournoiement de livres*. D'une certaine manière, aussi lyrique, aussi grotesque ou exagéré que puisse vous apparaître ce portrait, je sens qu'il m'est comme une vue *complémentaire* de moi-même. Je n'en sais pas tellement plus sur lui pour l'instant et pourtant, je sens bien que ce Louis Poirier veut m'en dire davantage, éveille mon intérêt³. Il m'appelle. Il n'en faut pas plus pour enclencher et entretenir un mouvement passionnel, soyons clair à ce stade : une obsession. Rassurez-vous, rien d'absolument ésotérique ou spiritiste là-dedans, mais plutôt, comme Allan - ce personnage éphémère et orphelin de Louis Poirier -, l'envie de se laisser glisser sur la pente du désir de lecture, donc de la recherche puis de l'écriture. Dès lors, il ne me reste plus qu'à rencontrer, apprivoiser ou appréhender cet Allan (ce Louis Poirier !) plus en profondeur. Le connaître mieux, c'est-à-dire le faire naître devant moi, le comprendre et pourquoi pas, dialoguer avec lui.

C'est à partir de cette lecture – fondatrice de notre route - que s'ouvraient tous les possibles d'une vie encore inconnue, une ville flottante vierge parmi les limbes du Pacifique. Comprendre : ce que recherche l'écrivain en écrivant, le lecteur l'expérimente en lisant. Nous devons y croire et être certain que la vérité apparaîtra au bout. Nous avons (nous avions) avec nous nos livres, nos dictionnaires et nos encyclopédies, nos jambes, le plaisir d'une mémoire plus ou moins cohérente et une poignée de rêve, quand il fera trop soif au bord de la route.

Ainsi, *c'est parti !* Un peu chevaleresque ou *déjà vu*, mais c'est parti ! En effet, il n'a pas fallu beaucoup finalement pour que ça débute : un portrait vite brossé, de l'intérêt et voilà...

³ Intérêt aussi peut-être parce que mon deuxième prénom est aussi « Louis » (mais ça c'est plutôt pour la blague... même si c'est vrai que mon deuxième prénom est Louis)...



II. Décors

Me voilà donc à rechercher de plus amples informations sur Louis Poirier. Tout d'abord sans trop de résultats : dans les bibliothèques de France et de Navarre, dans les librairies, dans les archives de sociétés d'auteurs, des traces, des notices, des entrées de dictionnaires ou d'encyclopédies, des catalogues de photos qui porteraient, de près ou de loin, des informations relatives à Louis Poirier. Et puis me vient cette idée : parcourir l'abondant catalogue recensant les manuscrits entreposés à la Bibliothèque nationale de France. Je les contacte et l'on m'informe qu'un dossier pourrait bien se présenter *sous l'identité de LOUIS POIRIER* dans le fonds des manuscrits à condition d'en faire sur place moi-même la demande. Après avoir obtenu mon sésame d'entrée à la Bibliothèque nationale, billet de TGV en main, me voilà en partance pour Paris. Si peu d'éléments en notre possession et oui, cher lecteur, nous voilà projetés vers un monde parallèle⁴ prompt à être *investigué* : la Bibliothèque nationale de France ! Je pénètre sur le site Richelieu. Autour de moi le marbre, partout, de l'escalier aux murs, conduit à la connaissance, au savoir rangé méthodiquement, avec faste et décorum ; passé les grandes portes de l'entrée principale, ces *falaises de marbre* - premier contact avec cette prestigieuse institution - me rappellent quelques pages du romancier allemand de l'entre-deux-guerres Ernst Jünger :

On passait par une porte vitrée de la terrasse à la bibliothèque. Aux belles heures de la matinée, cette porte demeurait grande ouverte, en sorte que frère Othon, assis à sa vaste table, était comme en un coin du jardin. J'entrais toujours avec plaisir dans cette pièce au plafond de laquelle jouaient les ombres vertes des feuillages et dont le silence accueillait les gazouillis des jeunes oiseaux et le proche bourdonnement des abeilles. [...] Quand le travail de la journée avait été bon, nous aimions nous détendre alors en ces conversations plus nonchalantes où l'on chemine sur des chemins battus, saluant au passage les dates et les autorités. Nous nous amusions aux bizarreries du savoir, à la citation rare, à celle qui frise l'absurde. Et dans ces

⁴ Borgès ne parle-t-il pas « d'Univers parallèles » et de « labyrinthes » pour qualifier le monde des bibliothèques ? Je pense notamment à sa nouvelle « la Bibliothèque de Babel ». Pour ma part, la Bibliothèque nationale est un lieu que je connais bien pour y avoir deux années durant, travaillé ardemment dans l'espoir de décrocher un master en littérature après avoir étudié avec passion les livrets d'opéras orientalistes ! Tout ce temps que j'ai pu y passer, et me voici, aujourd'hui, à y revenir, *doublement*.

*jeux, la légion des esclaves muets, garrotés de cuir ou de parchemin,
nous servait toujours à propos.*

Des quelques pas qui nous séparent de la salle ovale - salle centrale et historique du site Richelieu -, nous voilà préoccupés : où nous conduit Louis Poirier ? Nous n'en savons rien. Et si ce n'était qu'un rêve, qu'un casier vide, sans nom, qu'un pseudonyme, qu'un *alibi sans œuvre*, fruit de l'imagination débordante de Jouannais, comme il avait déjà pu le faire avec Félicien Marboeuf ? Auquel cas, partir à la recherche de Poirier n'aurait plus de sens et ne serait *qu'un pâle reflet* de mes propres fantasmes et



désirs, de ma propre vie. Non. Il faut que Poirier existe et ici lui donner corps. Louis Poirier ! Quel nom bien trouvé ! Tout est possible à partir de là. Louis Poirier. Louis, entendez « Louis », il s'inscrit dans la lignée des rois français, la famille des Bourbons, une certaine noblesse d'âme peut-être, un tintement d'or dans la finale que l'on heurte comme une pièce du même nom : une lignée séculaire en tous cas qui plongerait ses racines jusqu'à l'époque *romaine*. Petit, j'avais un Louis dans ma classe, j'ai toujours trouvé ce nom élégant. Poirier, c'est plus rustique, plus local, campagnard certainement, arboricole - sans jeu de mots -, provincial dirons-nous. Poirier, on l'entend presque en roulant les r, *Poirrrrier* comme des galets de Garonne qui roulent et rebondissent ; et pourquoi ne pas imaginer - pour rehausser ce rustre que nous sommes en train de composer - une particule cachée, d'un *D* de noblesse en début de nom, comme chez les personnages de Julien Gracq, grâce à une possession terrienne du côté d'Argol. Louis Poirier d'Argol. *D'Argol*. Cela sonne bien, vous ne trouvez pas ? Cela anoblit un peu, après tout, ça ne fait pas de mal ! Alors nous entrons dans la bibliothèque intuitant que la solution est *déjà* à l'intérieur de ce *jeu érudit*⁵. Tous ces livres dont n'émergent aux bords des rayonnages que leurs côtes fragiles et sur lesquelles il est si agréable, de la main, simplement, du bout des doigts même, discrètement, d'en tâter l'étoffe offrant au spectateur curieux, des titres, des *pastiches et mélanges*, des identités, des masques variés, autant de portes ouvertes sur les différentes facettes de l'imagination - troublants kaléidoscopes que possèdent les enfants. Qui sait ? Dans ce *jeu*⁶,

⁵ « La lecture est un jeu où lecteur et narrateur s'affrontent. La lecture comme jeu d'échecs, pour emprunter une figure qui parcourt [l'œuvre de Borgès] » mais aussi « l'intelligence est la plus grande productrice de fictions et il n'est de récits plus fantastique que l'égaré dans les bibliothèques ou la divagation dans ses marges érudites » nous dit Laurent Demanze (*op. cit.*, p. 49 et 67).

⁶ A ce jeu/je de dupes, nous pensons à Borgès bien sûr, comme nous le rappelle Jean-Pierre Bernès dans la préface du premier tome de la pléiade consacré à Borgès (p.1558) : « la bibliographie des ouvrages visibles, en réalité invisibles, de Pierre Méneard, qui écrit en 1899, date de la naissance de Borgès, sa première œuvre, réalise l'achèvement magistral d'une forme que ce dernier a progressivement portée à la perfection

Poirier nous apparaîtra héros d'un roman de gare à l'intrigue alambiquée dont nous ignorons *encore à ce jour* sa progression et son achèvement... Ce serait drôle ! Non ? Non. Restons lucide. Tenons-nous-en à la stricte vérité, déjà tellement complexe : celle d'un homme qui comme un train, peut toujours en cacher un autre⁷... Vous l'aurez compris, dans un Univers si vaste, tout prête à la spéculation, au rêve, *ésotérique et nonchalant*. Michel Foucault le dit, qui ne se trompe jamais :

*Un chimérique peut naître de la surface noire et blanche des signes imprimés, du volume ferme et poussiéreux qui s'ouvre sur un envol de mots oubliés : il se déploie soigneusement dans la bibliothèque assourdie, avec ses colonnes de livres, ses titres alignés et ses rayons qui la ferment de toutes parts, mais bâillent de l'autre côté sur des mondes impossibles. L'imaginaire se loge entre le livre et la lampe. [...] Pour rêver, il ne faut pas fermer les yeux, il faut lire. La vraie image est connaissance.*⁸

Installés, après consultation du catalogue par fiches – grand secrétaire dès l'entrée, sur la gauche-, nous trouvons et demandons un dossier à la référence suivante : « Fonds LOUIS POIRIER : NAF 28515 », NAF pour Nouvelle Acquisition Française, qui englobe les acquisitions les plus récentes de la Bibliothèque Nationale, encore largement « sous droit » et pour l'essentiel interdites à la



numérisation ou à la photographie (sans autorisation préalable des ayants droit)... Ainsi, l'air de rien, on nous mentionne l'interdiction formelle de reproduire, photographier ou numériser les documents présents dans le fonds « LOUIS POIRIER » : il nous faut pourtant ces documents photographiques comme preuves. « *Il n'était plus possible de reculer* »⁹...

« Nous remarquâmes que les jours où l'ennui s'emparait de nous, étaient aussi les jours de brume, où la contrée perdait son joyeux visage. Les vapeurs s'élevaient le long *des falaises de marbre* et quand le jour venait, leurs fleuves paresseux descendaient la vallée, qui bientôt disparaissait, plongée dans la blancheur jusqu'aux pointes de ses clochers »; et après ces quelques *secondes d'absence* et d'évasion, nous nous mettons au travail, saisis cependant par une foudroyante impression de *déjà-vu*...

déroutante et qui, plus que toute autre, le représente. [...] **À défaut de pouvoir s'identifier franchement à Cervantès et à sa démarche littéraire, Borges s'identifie, en 1939, aux brouillons de Pierre Ménard auteur du Quichotte, ce qui est quand même une manière latérale et déguisée de prétendre à une part de l'univers de Cervantès** ». Mais combien d'autres auteurs au *je* (et parfois au *nous*) pluriel, pourrions-nous citer...

⁷ « Je est un autre nous dit Rimbaud », comment ne pas lui donner ici raison, quand nous pensons à tous les possibles qui s'ouvrent devant nous dans cette enquête!

⁸ FOUCAULT Michel, *La Bibliothèque fantastique, à propos de la Tentation de Saint Antoine de Gustave Flaubert*, document disponible librement sur internet, 1995.

⁹ GRACQ Julien, *Au château d'Argol*, José Corti, 1986, p.92.

Que comprend le dossier ?

- Quelques cahiers et documents scolaires au nom de « LOUIS POIRIER »
- deux copies au net - sur un cahier d'école grands carreaux (couverture verte effet marbré) et un cahier moleskine noir – de *Au Château d'Argol*, le premier roman de Julien Gracq, « avec quelques corrections » (en réalité nombreuses) et mention du nom « LOUIS POIRIER » sur le dos des couvertures des deux cahiers. Nous y reviendrons.
- Une cassette vidéo DV sur bande magnétique (modèle années 80), dans une petite boîte noire portant ce titre :

« **Louis POIRIER : *Vita Nova - testament littéraire*** »

III. *Enfance*

Quelle surprise que de retrouver dans ce fonds des cahiers et des bulletins scolaires du jeune Louis ! Immédiatement, une épaisseur de vie nous est dévoilée : celle de l'enfance. Je parcours les documents et je tombe sur un cahier de textes de l'année de cinquième avec à la date du vendredi 9 février, certainement le tout premier essai narratif du jeune Poirier honnêtement intitulé « les fourmis (réflexions) » : « Pendant une promenade, je m'étais assis sur un tronc d'arbre pour me reposer. – En regardant à mes pieds, je vis toute une fourmilière au travail. – Je m'intéressai vivement au manège de ces petites bêtes industrieuses ; et j'admirai les lois de cette société animale si bien réglée, où il n'y a point d'oisifs, où chaque individu accomplit ponctuellement la besogne utile au bien de tous. » N'est-ce pas charmant ? Je trouve aussi deux bulletins scolaires (cf. [annexe 1](#)), moitié dactylographié et moitié manuscrit correspondants au premier collègue. Les disciplines sont relativement proches de ce que l'on connaît aujourd'hui dans l'enseignement. A lire ses appréciations, le petit Poirier était un élève aux résultats satisfaisants qui se faisait remarquer par une forme de concentration très diluée dirons-nous, voire *évasive*. « Continuez en vous maîtrisant à l'oral » note le président du conseil de classe, « élève agréable qui doit encore progresser en prenant confiance en lui » note l'enseignante de biologie ; « A l'oral, encore de l'énergie à canaliser », note la professeur de français, rappelant au passage que les appréciations de bulletins scolaires furent de tous temps le lieu d'excellence pour la surenchère stylistique en matière de litote¹⁰... Oui, on s'imagine tout à fait ce genre d'élève rapidement distrait par un corbeau, par exemple ; ou absorbé par le jardinier qui finirait de rempoter les géraniums dans la cour, annonçant le printemps; ou par les copains de la classe supérieure qui sont eux, en études. Ce genre d'élève dont on dit qu'il *baye aux corneilles* entre deux bavardages et qui sous la menace de son père, aux gros yeux menaçants, gros comme ça, a signé sur le revers d'un

¹⁰ Je rappelle au lecteur que la litote est cette figure de style consistant à déguiser sa pensée de façon à la faire entendre dans toute sa force... Litote dont Corneille nous donne un merveilleux exemple, resté à ce jour l'exemple incontournable des manuels de stylistique pour expliquer la règle de la litote (moi-même lors de mon parcours en classe préparatoire, je dus apprendre ces règles et exemples par cœur), dans sa tragédie en cinq actes *le Cid* où Chimène exprime son amour : « va, je ne te hais point ».

bulletin un « engagement à moins bavarder (si possible !) ». Car après tout, c'était un élève plein de bon vivre, on ne pouvait pas le lui reprocher tout de même ! Et on a pu dire à ses parents qu'il ne ferait certainement pas de grandes études. Beaucoup trop dissipé pour ça... On n'en fera pas un « étudiant » mais un « distrait »... Il baye aux corneilles... Un « distrait » ! On l'entendrait encore n'est-ce-pas ? Mais s'il s'évadait en cours de français, le temps d'une lecture, la tête à l'extérieur, peut-être était-ce pour rêver à des histoires dont il était déjà l'humble héros et... mettons, la petite Claire, toujours placée devant lui dans la classe aurait été sa reine d'un soir qu'il inviterait au bal, à l'occasion de la



fête du village, conclue par son premier baiser. Bien sûr, je vous entends déjà : j'extrapole ! Oui J'extrapole l'enfance de Poirier mais comprenez, comment ne pas rêver cette enfance qui somme toute fut bien banale et commune à tant d'autres dans cette France rurale de ces années-là. Un temps où il convenait d'apprendre par cœur les fleuves, les rivières, les océans, les départements administratifs et les régions de France sur la vieille carte abimée et grincheuse qui trônait sur le mur du fond dans la salle de géographie¹¹. Le latin lui fut conseillé par le président du conseil de classe. On s'imagine donc dès le collège Louis Poirier se plongeant avec passion dans la langue latine et ses innombrables déclinaisons, pour déjà rêver... rêver à quoi ? Et bien certainement déjà rêver aux *écrits mythico-réalistes* du grand Tite-Live le fameux historien *romain* auteur de cette magnifique *Ab Urbe condita libri* (*Histoire de Rome depuis sa fondation*), rêver à Néron et Caligula, les empereurs fous, à la *Guerre des Gaules* de Jules César passant le Rubicon à Rome, à Cicéron, et bien d'autres qu'il a pu rencontrer lors de sa scolarité... Cicéron qui, je me permets de la rappeler, fut cet orateur merveilleux sous la République *romaine* qui a écrit tant de traités sur la manière de parler en public, l'éloquence, la rhétorique, et qui fut un habile homme politique, souvent *mêlé à des complots* – dont les récits

¹¹ Et plus particulièrement, pour ma part, je me souviens devoir apprendre par cœur les rivières et les fleuves *locaux*, avec entre autres l'Arrats (en prononçant le s final), au cours capricieux et laborieux, ou la Gimone plus généreuse, qui « après avoir pris leur source au pied des Pyrénées, se jettent toutes les deux dans la Garonne ». Plus loin, la Save à l'Isle-Jourdain. Mais aussi les régions : l'Armagnac - haut et bas-, la Lomagne fertile et céréalière ou le Savès, entre Gimoiis et Lomagne, vallonné et plus régulier. « La dissymétrie des vallées de l'Armagnac, pont-aux-ânes de l'apprenti géographe, est moins nette que ne l'indique sur la carte un chevelu géographique trop caractérisé : les longues rides des collines qui séparent les rivières – les serres – plus épaisses qu'on ne l'imaginait, sont compliquées de vallons et de ravins à contre-pente. [...] Avec la Save, au long de la route de l'Isle-Jourdain à Lombez, la dissymétrie cesse. Mais toujours, vue d'un point haut, la perspective des collines s'emmêle; les petites routes sinuent par monts et par vaux pleines d'insouciance et de paresse : tel le joli chemin d'écoliers, buissonnier et soudain un peu féérique, qui va de Marciac à Eauze, et passe par Lupiac en vue du castel de d'Artagnan », Julien Gracq, *Carnets du grand chemin*. Ce fut le lot commun de n'importe quel élève issu de notre école Républicaine française depuis Jules Ferry!

émerveillaient le jeune Poirier à tel point qu'il les connaissait par cœur et *ne se lassait jamais de les réentendre* -, notamment le complot qui l'opposa au démagogue Catilina. Lucius Sergius Catilina, ce fourbe sénateur *romain* qui profitant du climat tendu qui régnait dans Rome depuis la guerre sociale (entre 90 et 88 av. J.C.), a fomenté une conspiration (dont on doit le récit relativement impartial à l'historien Salluste) visant à éliminer (rien de moins, rendez-vous compte !) une partie de l'élite politique *romaine* et ainsi, vil personnage qu'il était, s'emparer du pouvoir face aux autres sénateurs. Mais, sur sa route, cahin-caha, le conspirateur voit ses visées contrecarrées par le tribun, le consul Cicéron qui teint ces paroles, sentencieuses et mémorables, que nous ne pouvons résister de redonner ici (en majuscules, s'il vous plaît): « QUOSQUE TANDEM ABUTERE, CATILINA, PATIENTIA NOSTRA ?¹² » et qui se poursuivent, nous l'oublions trop souvent, par ces deux autres éléments, moins connus il est vrai, mais dont je ne me priverai certainement pas ici : « quamdiu etiam furor iste tuus nos eludet ? Quem ad finem sese effrenata iactabit audacia ? ». La foule, c'est-à-dire la plèbe, rassemblée et compacte autour du Forum est en liesse, elle manifeste sa joie et son allégresse, on s'agite, on court sans savoir où, on ne se fie ni aux armes ni aux hommes, la toge de l'usurpateur en fuite est déchirée, le vin est répandu dans les rues, partout, le soleil *cogne*, on prépare les lions dans le Colisée qui rugissent affamés – les lions c'est toujours le passage que je préfère! On les voit vraiment n'est-ce-pas, avec des gueules grandes ouvertes, prêts à chasser et dévorer sans scrupule le premier homme qui leur sera jeté ! On se dit ouhhh... il ne fallait pas plaisanter dans la Rome antique ! -, on frappe les armes contre les boucliers pour impressionner et montrer la force de l'armée! Mais, face aux espoirs, aux mirages, ce sursaut républicain sera de courte durée quand on sait que peu d'années après se formait déjà – secrètement, bien sûr, secrètement - le triumvirat entre Jules César, Pompée et Crassus. Alors oui ! Nous pouvons dire qu'il gardera de cette scolarité cet amour des belles lettres et de l'Italie. Que ce soit *Madame Bovary* ou *le Voyage au bout de la nuit*, de Jules Verne à Rabelais en remontant jusqu'aux latins déjà cités, chacune de ses lectures le marquèrent profondément.

Une fois ce petit plaisir *autorisé*, un troisième document émanant de l'Ecole Normale Supérieure (cf. annexe 2) mentionne son échec au concours d'entrée de cette prestigieuse école parisienne. Cela présuppose deux années en hypokhâgne et khâgne après avoir décroché le fameux « bachot » de l'époque, et une réorientation vers la Sorbonne pour palier cet échec. Eu-t-il une quelconque frustration suite à cet échec au concours d'entrée dans cette école ? Ce n'est pas impossible mais les projets qui devaient déjà carillonner dans sa tête laissaient assurément peu de place au remord, au regret ou à toute autre forme de repentance.

¹² « Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience ? » puis « Combien de temps ta folie nous défiera-t-elle ? Jusqu'où ton audace effrontée se déchaînera-t-elle ? »

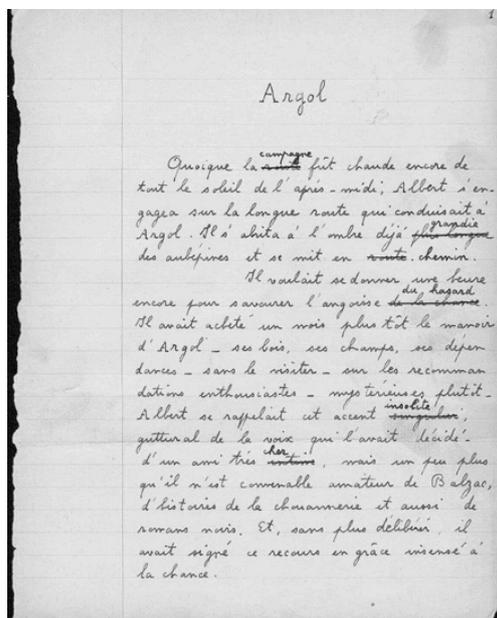
IV. Rencontre

Pièce après pièce, piste après piste, « Louis Poirier » nous apparaît comme cette identité plurielle et fragmentaire qu'il s'agira pour nous de *recomposer*, selon une méthode énoncée par Laurent Demanze dans son savant traité encyclopédique :

L'encyclopédie, pensée comme spatialité, redevient un lieu à investir et un territoire à habiter, où rassembler sans fin les vestiges et les signes matériels d'une passion. [...] L'écrivain s'y invente une identité plurielle, éparpillée en objets, fragmentée en reliques : la subjectivité se constitue comme marqueterie, mosaïque ou kaléidoscope dans une passion de la division et de l'éparpillement, qui met en péril les pensées de l'individualité¹³.

Poirier suivait donc des études somme toute très classiques et discrètes, en Sorbonne, à la croisée des lettres, de l'histoire, de la géographie et de la philosophie. Peut-être est-ce à cette occasion qu'il *rencontra* Julien Gracq¹⁴, lui-même professeur de géographie, à la veille de la Seconde Guerre mondiale ? Les deuxième et troisième documents que nous offre le fonds Louis Poirier de la BnF nous conduisent sur cette piste.

Deux cahiers, un moleskine noir et un cahier scolaire à couverture verte effet marbré, nous offrent la mise au net (avant impression) de *Au Château d'Argol*, le premier roman du grand écrivain français Julien Gracq. Ce roman fut publié en 1938, il y a donc fort à croire que ces deux mises au net, non datées, correspondent à cette période. Les cahiers sont signés au dos de leur couverture « Louis



Poirier ». (Ci-contre, première page du premier cahier, photographiée - sans autorisation). Posté dans la salle des manuscrits de la BnF j'ouvre donc, lentement, devant moi, le premier cahier (le plus annoté) de ces mises au net et je lis :

Argol

Quoique la campagne fut chaude encore de tout le soleil de l'après-midi, Albert s'engagea sur la longue route qui conduisait à Argol. Il s'abrita à l'ombre déjà grandie des aubépines et se mit en chemin.

Il voulait se donner une heure encore pour savourer l'angoisse du hasard. Il avait acheté un mois plus tôt le manoir d'Argol, ses bois, ses champs, ses dépendances, sans le visiter, sur les recommandations enthousiastes d'un ami très cher. (...) Et, sans plus délibérer, il avait signé ce recours en grâce insensé à

la chance.

¹³ DEMANZE Laurent, *Les fictions encyclopédiques, de Gustave Flaubert à Pierre Senegès*, Corti, « les essais », 2015, p.28

¹⁴ Aucune information trouvée quand au motif de la rencontre des deux personnages. Il y a fort à croire que cette rencontre ait été initiée par l'intermédiaire d'un tiers, c'est-à-dire d'un professeur de Poirier lui-même... et c'est là un élément décisif qui nous manque pour la suite de notre enquête comme vous allez pouvoir le constater...

Et très vite je fais le lien, comme vous j'imagine. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Poirier rencontre Gracq, de cette *rencontre*, il nous reste quoi...? Un roman ! De la rencontre entre Poirier et Gracq est né un roman, un livre : *Au Château d'Argol*. Je vous le donne en mille ! Comment ne pas voir dans ces premières lignes (« Albert s'engagea sur la longue route qui conduisait à Argol ») le chemin que Poirier lui-même a effectué vers Gracq, vers Argol. Comprenez-moi bien : ce chemin, « à l'ombre déjà grandie des aubépines », c'est Poirier qui l'effectue pour se rendre vers Gracq, vers l'œuvre de Gracq, vers le château d'Argol, vers le livre. Suis-je clair ? Vous me semblez perplexes. Regardez, étape par étape : *primo* Gracq rencontre Poirier dans des circonstances à l'évidence particulières, une *amitié* sans pareille naît, *deuxio* il commence à rédiger un livre dans lequel Poirier serait le héros principal : Albert, c'est-à-dire *le lecteur assidu*, c'est-à-dire celui qui l'épaulait, celui qui le relisait, celui qui le corrigeait et de fait, *tertio* Gracq lui confie la mise au net, la lecture du roman avec possibilité d'annoter, de corriger, de censurer ou rajouter des passages - ce qui est exceptionnel et unique en littérature, vous en conviendrez ! Au final, eureka ! Gracq avec *Au château d'Argol* compose au travers d'une épaisse fiction un hommage discret et diffus mais non moins sincère au lecteur qui a su le mieux le comprendre, au lecteur qui a su le lire entre les lignes, au lecteur attentif qui aura su détecter les uns après les autres *les indices* qui démontent la fiction pour en tracer les contours autobiographiques, au lecteur ici nommé : Louis Poirier ! *Lector in fabula* ou comment entrer dans l'histoire ? Dès lors, on se prend à rêver, n'est-ce pas ? À la lecture de chacune des phrases, chacun des mots du roman : autant de *ponts biographiques* sur la rencontre et l'intense complicité des deux hommes... je suis comme excité par cette découverte, par la lecture du roman ! « Il voulait se donner une heure encore pour savourer l'angoisse du hasard », entendez-bien : « savourer l'angoisse du hasard », « une heure encore » : quel hasard les a fait rencontrer ? Une heure seulement ? Ne faut-il pas plus de temps pour accéder à Argol ? Dans une même fougue, je relis le portrait d'Albert esquissé au début du roman, n'y pouvant voir autre chose que le portrait caché et quelque peu fantasmé de Poirier¹⁵, son fidèle lecteur et censeur :

Il était le dernier rejeton d'une famille noble et riche, mais peu mondaine, et qui très tard et jalousement l'avait retenu entre les murs solitaires d'un manoir écarté de la province. A quinze ans, on voyait fleurir en lui tous les dons de l'esprit et de la beauté, mais il s'était détourné des succès que chacun lui promettait à Paris avec une fermeté singulière. Le démon de la connaissance s'était déjà rendu maître de toutes les forces de cet esprit. Il visita les universités de l'Europe, et de préférence les plus anciennes, celles où les maîtres du moyen-âge laissaient encore le souvenir d'un savoir philosophique rarement dépassé par les modernes. On le vit à Halle, à Heidelberg, à Padoue, à Bologne. Partout il se fit remarquer pas l'étendue de ses connaissances, par l'originalité brillante de ses aperçus, mais, s'il se fit peu d'amis, il étonna surtout par son constant dédain des femmes.

Cela était vrai, de toute évidence, puisque cela est dit. Oui : Poirier a été la principale source d'inspiration de Gracq ! Mieux : le roman est né et vit grâce aux lectures et corrections qu'en fit Louis

¹⁵ Portrait qui n'est pas sans correspondance et cohérence avec le portrait-orphelin rapporté par Jouannais dans son étude – cité au début de la nôtre.

Poirier ! Ce jeune gars, ce jeune bon gars, encore un peu naïf peut-être mais qui croyait aux forces obscures de la littérature. Ce bon gars qui par la *réécriture*¹⁶ - forme de relecture -, recomposait, dans un incessant travail d'écriture à quatre mains sa propre vie, une *Vita Nova*, une vie littéraire. Jour après jour, en lisant le maître, en relisant Julien Gracq, inlassablement, en l'annotant, en le corrigeant sans cesse, Poirier, avec l'appui de Gracq, a créé un monde à la hauteur de son imagination, au pays d'Argol, une vie rêvée, une vie littéraire, à la rencontre de la femme aimée : la belle Heide, dont « *il semblait qu'elle marchât sur les eaux* » et « à la surprise des spectateurs jaillirent à l'instant de cette



silhouette exaltante les mouvements désordonnés et fragiles d'une femme ». Et bien sûr, juste derrière, son meilleur ennemi Herminien, double littéraire de Julien Gracq, avec qui « des liens en tout état de cause *inqualifiables*, et contre lesquels le lecteur est suffisamment prévenu, ressuscitaient de leur rencontre nouvelle avec une rapidité et une violence d'autant plus grandes qu'un théâtre propre à provoquer toutes sortes d'impressions nerveuses lui prêtait sa dangereuse complicité ». Ainsi, nulle surprise qu'Herminien « songea longuement à sa jeunesse où il avait connu Albert et s'étaient tissés entre eux ces liens *inavouables*, dont le nœud coulant allait ce soir les étrangler, les réunir ». Et Albert/Louis plongea ainsi, relecture après écriture, réécriture après lecture, dans la nébuleuse de sa propre œuvre : « Albert s'égara bientôt dans ses détours compliqués [...] la puissance de suggestion qu'acquéraient peu à peu ses sens l'étonna : l'odeur grisante de la résine du pin, le frissonnement argenté des feuilles, les ténèbres veloutées du ciel l'enfantaient de seconde en seconde à une vie nouvelle ». « Vie nouvelle » : comment ne pas entendre ici une référence explicite à la *Vita Nova* de Poirier ; cette œuvre, ce « château » *qu'il est en train d'enfanter*, « se dressait à l'extrémité de l'éperon rocheux que venait de côtoyer Albert. Un sentier tortueux y conduisait – *impraticable à toute voiture* – et s'embranchait à gauche de la route ». Alors, le château qui apparaît progressivement, après plus de 30 pages, se dessine enfin dans sa totalité. L'œuvre littéraire s'érige et se déploie de toute sa hauteur,

¹⁶ Barthes (op.cit., p.245 et p.249) – qui commence en citant Balzac - : « [...] « *l'espoir est une mémoire qui désire*. » Eh bien **toute belle œuvre**, ou même toute œuvre qui fait impression, toute œuvre impressive, **fonctionne comme une œuvre désirée**, mais je dirais, et c'est là que ça commence à devenir intéressant, **toute œuvre que je lis comme désirable, en même temps que je la désire, je la sens comme incomplète et comme perdue, parce que je ne l'ai pas faite moi-même et qu'il me faut en quelque sorte la retrouver en la refaisant ; donc écrire c'est vouloir réécrire** : je veux m'ajouter activement à ce qui est beau et cependant me manque, comme on disait avec un verbe ancien : me *faut*. » Et un peu plus loin il écrit : « **l'inspiration** telle que je l'entends **est une déformation narcissique. Pour que l'œuvre de l'autre passe en moi, il faut que je la définisse en moi comme écrite pour moi et qu'en même temps je la déforme, que je la fasse Autre à force d'amour.** » (mis en gras et souligné par nos soins).

dans toute sa magnificence. Poirier, l'adjuvant de camp, le parfait écuyer pénètre dans les épaisses murailles de sa propre fiction ; « et, du fond de l'obscurité de la chambre, il vit venir vers lui, réfléchi dans un haut miroir de cristal, sa propre et énigmatique image [et] il parut bizarrement à Albert que ce château somnolent *dût* être *visité*, ou périr, comme un château de légende ».

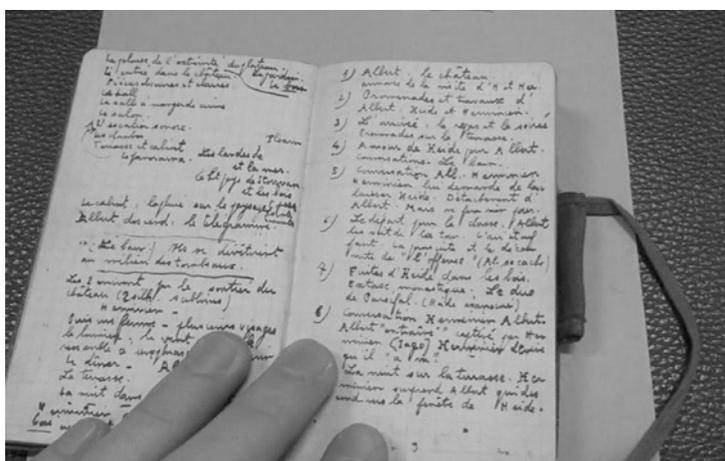
« Un château de légende ». À ce moment du roman (qui, imaginons, se situe après la fin), Poirier du haut de son promontoire, regardant la mer en contrebas qui ne cesse de s'écraser dans une violente houle contre les parois rocheuses de la fortification, voit revenir à lui, un à un, tous ses plus grands fantasmes de lecteur, ceux de l'enfance et de l'adolescence. De cette plateforme surélevée qui constituait la principale terrasse de la bastide, il bénéficiait d'une vue imprenable sur le *païs* entier, les fortes collines luxuriantes et verdoyantes de la *campagna* à l'ouest et les imposantes falaises de marbre à l'est de l'autre côté de la frontière où depuis leur hauteur, les nuages se confondent avec les cimes déjà parées de leur manteau blanc hivernal. Et alors qu'il regarde en direction de ces falaises, Poirier voit une tâche au loin, puis cette tâche devient une forme humaine, puis deux, chevauchant une monture : c'est... Don Quichotte ? Oui ! C'est bien lui ! Il arrive cahin-caha avec sa Dulcinée de leurs terres andalouses, après un long voyage, chevauchant Rossinante qui n'a plus que la peau sur les os ; au même moment, en face, depuis les collines de la *campagna* à l'ouest, dans un tremblement sourd, Gargantua et Pantagruel roulent en direction du château, dive bouteille en main, à travers les vallées ; derrière lui, Poirier entend des pas, se retourne et voit... Bouvard et Pécuchet ! Il y a même Madame Bovary, ils descendent le grand escalier pour le rejoindre (regardez comme ils attendaient secrètement à la bibliothèque les coquins !). Dans l'allée principale, Julien Sorel met pied à terre et bride son cheval. Les acteurs principaux de la fête semblent être tous là, tandis qu'au loin, depuis le sud, sur la *marina* intérieure qui s'étend des falaises de marbre aux contrées de la *campagna*, une foule d'anonymes se presse sur de petites embarcations, émaillant la mer entière de magnifiques ombres blanches ondulantes dues au balancement léger des voiles. Tous se sont donnés rendez-vous *ici*. C'est un carnaval qui se prépare, comme ceux qu'on organisait à Mauvezin, dans mon école¹⁷. On entend les cris de chacun et le murmure compact de tous. Tous débarquent : ici les mystères de Paris, là les fleurs du mal ; Eugénie Grandet et le prince Mychkine en appellent à la mort de Zadig ; l'empereur Hadrien, paré de sa toge et tout droit sorti de ses Mémoires, exhorte les trois mousquetaires de constituer sa garde rapprochée, d'Artagnan sort sa rapière, joue du panache, Cyrano le suit, déclamant face à l'éperon rocheux sa fameuse tirade. Plus loin encore, dans le grand large, le Nautilus émerge de eaux, vaisseau fantôme sans cap ; le capitaine Nemo sort sur la coque et, pour saluer la terre ferme, se dresse, vainqueur, à l'avant du cylindre. Enfin, depuis la *marina*, nous parvient l'écho diffus des sirènes chantant l'Odyssée d'Ulysse. Il les salue tous de la main droite alors qu'ils répondent, de mille voix : « Ciao Luigi, ciao ! Luigi ciao ! Arrivederci, Ciao !! Luigi ! Luigi ! ». Et tous passent et défilent devant ses yeux pour lui rendre un dernier hommage, lui l'artiste sans œuvre, pauvre funambule, artiste maçonné des seuls rêves des autres dont il s'est tissé un épais tapis au fond de sa mémoire ! En

¹⁷ A la fin, il s'agissait de brûler sur la place publique Monsieur Carnaval, pour mettre un terme à l'hiver. C'est Marc Castanet qui nous accompagnait en chantant des chansons occitanes.

ronde, en dansant, en chantant, tous se réunissent en un flambeau de personnages et de pages embrasées dont le feu féérique alimenta l'imagination de Gracq et Poirier jusqu'au petit matin. Dans ses *Préférences*, Gracq écrit :

Tout livre en effet se nourrit, comme on sait, non seulement des matériaux que lui fournit la vie, mais aussi et peut-être surtout de l'épais terreau de la littérature qui l'a précédé. Tout livre pousse sur d'autres livres, et peut-être que le génie n'est pas autre chose qu'un apport de bactéries particulières, une chimie individuelle délicate, au moyen de laquelle un esprit neuf absorbe, transforme, et finalement restitue sous forme inédite non pas le monde brut, mais plutôt l'énorme matière littéraire qui préexiste à lui.

Comment personne n'a pu jusqu'à présent souligner la place que l'amitié qui liait Gracq et Poirier a occupé dans l'œuvre du premier?



V. Paysages

Au hasard de nos flâneries, à la petite librairie d'occasion Runeberg à Lausanne (à l'angle du chemin de Montolivet et de l'avenue de Montchoisi), nous tombons sur une discrète biographie : *Julien Gracq* par le professeur Jean-Louis Leutrat, parue aux éditions du seuil et jamais rééditée à ce jour. Leutrat connut personnellement Julien Gracq et visiblement Gracq en compagnie de Poirier. Dans son premier chapitre « les masques et la plume », il écrit : « Il y a Louis Poirier, et il y a Julien Gracq. Professeur, le premier a connu une vie découpée par le rythme scolaire » puis plus loin : « Louis Poirier et Julien Gracq présentent au monde plusieurs masques : celui du professeur « à la mécanique bien huilée », celui de l'homme gris, celui du dandy aux cravates voyantes, celui, enfin, de l'écrivain réservé sachant résister aux sollicitations des médias ». A nous de faire le tri : à qui va quoi? Voilà ce qu'écrivit Leutrat sur Poirier dans cette monographie consacrée à Gracq (p. 9-10) :

Tout jeune, Louis Poirier a rêvé en feuilletant un guide Michelin : « Encore aujourd'hui, si je rouvre l'ouvrage il m'arrive de me laisser entraîner une heure ou deux, fasciné, à regarder, à comparer, à

superposer en imagination comme des calques les feuilles roses des plans des villes, qui étaient alors les seules images un peu précises que je me faisais de la France. Mais je n'avais d'yeux alors que pour quelques-unes : si le plan ne comportait pas le tracé en pointillé qui figurait le réseau des tramways électriques, je tournais la page, définitivement inintéressé. »

Poirier comme Gracq étaient passionnés de cartes routières, de paysages. Et soudain, je repense Italie, aux cours de latin du petit Poirier! Vous ne voyez pas pourquoi? Je vous garantis, je pense : « Italie »! Oui, je pense à Julien Gracq, dont le nom est italien, proche des deux frères Gracques à Rome, qui tentèrent de réformer le système social à l'époque romaine. Julien Gracq devait donc avoir de la famille en Italie, lui qui a publié des notes de voyages à Rome chez Corti, *Autour des sept collines*. Ils ont effectué un voyage en Italie, en *compagnonnage*. Repartir vers ces terres d'or, de Toscane, de Vénétie, entre Sienne et Venise. *Venezia*, du côté des cousins italiens donc, du côté de Giovanni qui est resté là-bas quand la famille est venue en France - entendons-nous bien, c'est pas Giovanni qui est resté en Italie. Giovanni il y était, mais c'est son père, le frère du père au grand-père français, au *nono* (qui s'est toujours fait appeler « bepi », et il a toujours dit que ça voulait dire crapaud mais en fait, c'est pas du tout ça ; « bepi » c'est le diminutif de Giuseppe en vénétien, Joseph



en français ou Jo pour le diminutif, mais ça sonne moins bien). Il faut voir les deux familles en parallèle en fait, celle française et celle italienne, ça aide pour comprendre. Giovanni lui, il était tout petit à l'époque. Le fils de Giovanni, il était instituteur à Jesolo et sa femme sans travail. Jesolo c'est tout près de Venise, *Venezia*, ça donne directement sur le Lido tellement que sur la plage, on y voit San Marco, qu'ils disaient, mais bon, comme il y a toujours trop de brouillard dans cette plaine du Pò, je peux vous dire pour y être allé plusieurs fois qu'on y voit jamais ni San Marco, ni San Giuseppe, ni San Paolo, ni San personne ! C'est un peu comme dans le film de Fellini, *Amarcord*, vous savez ! Quand le vieux il se perd à cause du brouillard trop épais, il sait plus où c'est chez lui; il marche et il dit « non si vede proprio niente, non si vede proprio niente¹⁸ », il manque de se faire renverser par un vélo, par une voiture à cheval et il se dit que si la mort c'est comme ça, c'est pas un beau travail ! Et bien voilà l'impression qu'on peut garder de ces paysages quand il y a ce brouillard à couper au couteau, c'est une impression de mort. Oui, de mort. Voilà tout. On se croirait dans un pays du froid,

¹⁸ « On n'y voit vraiment rien », traduction par nos soins.

dans le Nord, pas en Italie ! Une séquence poignante au demeurant. Un très beau film *Amarcord* (ça veut dire *io mi ricordo*, « je me rappelle », dans le dialecte de là-bas). Elle - sa femme au fils de Giovanni -, il faut imaginer la vraie *mamma* à l'italienne, c'était un cliché et pourtant elle était vraie la *mamma*, avec les colères comme ça, avec les bras en l'air, et la *pasta*... ! La *pasta*, la *pasta*, la *pasta* tout le temps, jusque là la *pasta* ! À tous les repas, tout le temps la *pasta* ! Mais vous connaissez ça... Une fois, ça criait un peu. Alors le fils il a dit : « *io vado fare un giro*¹⁹ » en claquant la porte ! Boh. Il est parti, et il est pas revenu jusqu'au lendemain... Il était allé chez une de ses *volpine*²⁰, qu'elle disait sa femme... Giovanni lui il disait rien et continuait à siffler sa soupe dans son coin, près du poêle, sans faire de vagues. Tu penses qu'il devait bien la connaître la chanson, tous les soirs, ou presque, aux soupers. « *Tutte le sue volpine* » qu'elle hurlait sa femme, au fils, avec le couteau de cuisine dans la main droite – c'était quelque chose ! De la comédie ça tourne presque *au vaudeville*, *au burlesque* qu'ils devaient se dire les deux - et de la main gauche elle mimait ses seins d'un geste provoquant, en arrondissant, pour faire comme s'ils étaient aussi gros que ceux des *volpine* du cousin ! « *Le voglio amazzaaaaare !* », elle voulait les tuer, le *volpine*, qu'elle criait ! Quel tapage à onze heures du soir ! Heureusement que dans le quartier, les voisins, ils étaient loin, c'était plutôt résidentiel chez eux. Tu penses bien qu'il fallait pas moufter à l'époque, c'était à peine si on commençait à comprendre ces belles choses de la vie nous autres ! Aujourd'hui, on dirait que c'était Céline et Fellini réunis quoi ! Céline d'un côté et eux, Fellini, à cause de l'italien ! Ce dont je suis certain, c'est que ça sonne quelque chose les insultes en italien, *fan culo ! stronzo ! bastardo !* et tu peux me croire ! On ne comprenait pas tout à l'époque mais ça sonnait bien ! Enfin c'était pour parler des cousins de Gracq en Italie tout ça.

VI. Province

Et de l'Italie, nous arrivons à Jean Giono (voyez comme les choses arrivent toujours à propos !) car il était aussi d'origine italienne Giono. J'aime beaucoup Jean Giono, et oui, je dois avouer que je rêve, j'ai rêvé d'une rencontre entre Giono et Poirier. Et savez-vous qu'historiquement tout semble s'y prêter ? Ils auraient partagé le goût de la campagne, du terroir, des bonnes choses, et celui pour les écritures à la fois particulières et universelles. Regardez : admettons que Poirier après avoir rencontré Gracq, rencontre Giono pendant la seconde Guerre mondiale *via* leur ami commun Jean Pauhlan²¹ (c'est une formalité facile à monter en épingle, croyez-moi). Il aurait alors trouvé refuge chez Giono qui, à Manosque, était en zone libre. On imagine bien : la guerre, la peur, les allemands... L'Histoire quoi. Poirier qui allait déjà beaucoup en Provence, notamment l'été aux

¹⁹ « je vais faire un tour », traduction par nos soins.

²⁰ La « *volpina* » dans *Amarcord* de Fellini, c'est celle qui est complètement nymphomane aux yeux de l'enfant, elle a toujours la langue tirée et c'est le cliché absolu de la femme ultra-sexualisée ! Mais dans notre histoire, on ne sait pas si la tante faisait référence au personnage de Fellini. Ce qui est certain, c'est que « *volpina* » en italien veut dire « petite louve » ou « loulou » dans un sens affectif...

²¹ Jean Pauhlan fut directeur de la NRF de 1925 à juin 1940

festivals de musique classique et d'opéra - qui naquirent à peu près à ce moment-là pour connaître aujourd'hui le succès qu'on leur connaît... Et alors que l'écrivain provençal préparait sa série de *Chroniques*, Poirier comme pour Gracq, l'aurait aidé, voire inspiré dans cette épopée. Car je ne sais pas si vous avez lu les *Chroniques* de Giono, d'*Un roi sans divertissement* à *Noé*, mais il s'agit bel et bien d'épopées. C'est le moins que l'on puisse dire ! Ce sont un peu comme des enquêtes voyez-vous. Dans *Un roi sans divertissement*, c'est le personnage de Langlois qui mène l'enquête. Et quelle enquête ! Giono dit au début que « le livre est parti parfaitement au hasard, sans aucun personnage ».



Et bien tout, les indices, les intrigues, l'histoire, le texte, tout y est prévu à l'avance, comme un canevas finement tissé. D'ailleurs, ce ne sont pas les figures des tisseuses et autres brodeuses qui manquent dans l'œuvre de Giono : dans *Un Roi*, il y a « la brodeuse, une dentellière, une fée »²² au village, que va voir Langlois un soir pour l'observer travailler, et à l'opposé de la brodeuse, il y a « la Delphine » qui elle, ne sait pas très bien broder aux yeux de Langlois. Page 236, la Delphine répond à Saucisse : « j'aligne des points les uns à côté des autres, puis des points les uns sur les autres. Pour occuper les doigts. Ça sera un cache-nez ou une écharpe, ou une couverture, selon que j'aurai plus ou moins longtemps besoin d'occuper mes doigts. *Je ne fais pas de projets à l'avance* ». Et puis, c'est aussi une lubie que l'on retrouve dans *Au château d'Argol* de Gracq p.82-83 : « et avec un acharnement sublime, chaque soir à nouveau se tissait ce filet de Pénélope au tissu arachnéen, que Heide crevait à chaque instant en se jouant et sans s'en apercevoir même, mais dont Albert sentait tomber sur lui les mille replis à la façon d'une ombre sur son cerveau » ; comme quoi, Poirier peut bien avoir glissé à Giono quelques idées... Rien de licencieux à cela. Ce sont des figures très touchantes et évocatrices ces brodeuses. Dans ma famille, ma grand-mère par exemple brode tout le temps, comme nombre de femmes de cette génération. De la broderie, pas autre chose. Beaucoup moins maintenant qu'elle tremble, mais dès qu'elle peut, elle essaye de s'y mettre, ça la calme... dans les mains. Elle nous fait aussi des pulls en tricot parfois... mais surtout de la broderie. (Je dis *nous* parce que souvent, quand on était petits, elle en faisait un à mon frère mais quand ça lui plaisait pas à mon frère, après, ça me revenait à moi - Je vais essayer de vous trouver la photo du pull en laine la

²² GIONO Jean, *Un Roi sans divertissement*, Gallimard, coll. « folio », p.163

prochaine fois pour que vous voyez...!) Elle fait des nappes, des mouchoirs, des chemins de tables, un temps elle faisait beaucoup de torchons. Mais brodés, les torchons. Et puis très fins, voyez-vous ? Je la regarde par en-dessous quand elle brode. De sorte que je ne vois pas ce qu'elle brode mais je la regarde elle, broder et lier, concentrée. Elle est belle dans son travail. Comme *la dentellière* de Vermeer, vous savez ? On est dans l'intimité de la jeune fille parce que l'on ne sait pas ce qu'elle coud, on ne le voit pas, mais on se coule dans le rythme lent de la broderie ; on a l'âme-buvard, comme Langlois... Je garde toujours un mouchoir ou un torchon sur moi dans mon cartable par exemple (mon *chiffonnier sentimental* !), quand j'ai un rendez-vous important ou si je dois parler en public, ça me rassure en fait. Je vous montre, regardez (*il sort un torchon de son cartable*). C'est joli pas vrai ? J'en ai toute une collection : bleu, rouge, vert, jaune, *toute une ménagerie* en fait je dis souvent... C'est bien fait quand même, voyez comme c'est fin, point après point...un par un... des heures ! Elle s'arrête de trembler quand elle fait ça. Alors des fois, on voit des personnages qui ramassent des grains dans un champ, au pied d'un arbre, d'autres fois, ce sont des enfants qui font la ronde, ou des semeuses. À la base, ce sont toujours des figures mais elle ne les invente pas. Ce sont des dessins qui existent déjà au magasin, des dessins « dans l'air du temps », des motifs connus. Elle m'a dit « Voilà, tu y mets ton amour et ton savoir et ça sera très bien tu verras. » J'aime bien. Je dois vous avouer que mes préférés, ce sont les bleus, parce que me plaît surtout ce bleu-là, très foncé, ceux avec les petits oiseaux dans le ciel qui sont faits d'un seul V et sur le chemin, il y a des bergers avec le bâton, comme ici, vous voyez ? Ils sèment... Je veux dire ils sèment des grains. J'en ai plein. (*Il range le torchon dans son cartable*)

Mais pour revenir à Poirier, une autre preuve de leur rencontre à Giono et Poirier, c'est peut-être la fin d'*Un Roi sans divertissement*. A la fin du livre, Langlois se fait exploser la tête avec un bâton de dynamite : « c'était la tête de Langlois qui prenait, enfin, les dimensions de l'univers » nous



dit Giono. Mais juste avant, il demande à Saucisse de lui tuer une oie. Et cette scène de l'oie est très corsée parce qu'elle prépare la fin du roman avec la tête de Langlois. Surtout que Saucisse elle saigne les oies dans la neige, dehors. Vous voyez le décor ! Tellement qu'après il en a fait un film le père Giono. Et cette scène, s'il l'a composée quand il était avec Poirier, c'est parce que Poirier savait très bien ce que c'était que de tuer une oie ou un poulet ou même le cochon. Il ne faut pas oublier qu'il venait de la campagne Louis Poirier. Tuer les poules il sait faire ; tu dois les attraper par le cou, comme ça, et après tu les renverses. Et là, il faut mettre un coup de couteau dans le coup, sec, avec la

pointe, pour piquer. Et parce qu'elles sont dans l'entonnoir, tu leur tiens la tête, ferme, comme ça, et elles bougent plus, et le sang coule à l'envers, ça coule vous voyez, par gravité en fait. Et puis là, t'attends, t'attends... jusqu'à ce que ça coule plus et normalement la poule ou l'oie grasse, elle bouge plus à ce moment. Et puis c'est toujours dans un chai que ça a lieu - un *pénon aux cochons* on appelle ça dans le sud ouest-, derrière une vieille cuisine. Et puis il faut les ébouillanter, dans l'eau, pour que les plumes s'enlèvent plus facilement. Une, deux, trois, il faut compter, et hop ! Une fois ébouillantées, les plumes sautent très vite, sans aucun problème. Elles se décollent sans dommage. C'est pas fameux, mais c'est comme dans le roman. Et puis ils les amènent dans la vieille cuisine, où ils ont tout fait propre, qu'ils disent, où la toile jaune cirée à fleurs et les seaux ont été installés et là, il faut les vider, les oies. Mais il faut garder le meilleur, comme pour le cochon : les gésiers et le foie notamment. Je me rappelle que quand il y avait de grosses commandes (plus d'une dizaine d'oies), c'était comme une réunion de famille, on faisait venir plus de monde et tous s'attelaient à tuer, à plumer et à enlever les tripes aux poulets... C'était comme une fête de famille. C'est pour ça que dans la dernière scène *d'Un roi*, il y a le groupe de vieux qui est réuni pour écouter le récit de Saucisse à propos de l'oie que lui avait demandé Langlois. C'est presque traditionnel, comme le cochon à carnaval²³. Une saignée, mais une sorte de fête. Il y a des plumes partout ! Ça vole dans tous les sens ! Le chien (il s'appelait « le chien ») mordait en l'air pour les attraper. Et des fois, quand il s'approchait trop près des oies mortes, moi, comme j'aimais pas trop voir tuer les oies et bien je criais, « le chien, vient ici ! viens ici le chien ! »... et il venait ; on lui donnait quelques restes de tripes qu'il mangeait par terre, dans son coin. Il était content.

Et voilà ce que Giono et Poirier mettent en scène à la fin, pour aller jusqu'au bâton de dynamite à la place du cigare, avec la tête de Langlois qui prend, enfin, les dimensions de l'univers!

VII. Suisse

Baladons-nous maintenant à Nîmes. Nîmes : son soleil, ses boulevards ombragés sous leurs micocouliers, sa place au crocodile au centre de l'écusson, ses arènes, son Carré d'art (œuvre de l'architecte britannique Norman Foster), son bar de communistes à la retraite « le Prolé », son cinéma d'art et essai... Ville qui aurait vu naître *Pierre Ménard* sous la plume de Borgès, ville qui a vu naître mon ami le professeur Brossard, ville où j'ai passé deux années de ma vie pour mes études. C'est à Nîmes donc que l'histoire de Louis Poirier fait maintenant étape... À Nîmes, mais plus exactement à

²³ « Dans un passé récent, on célébrait encore dans la plupart des villages la fête traditionnelle de la tuerie du cochon. [...] C'était l'occasion de réjouissances carnavalesques qui, pourtant, n'allaient pas sans pleurs, le cochon étant un animal familier. Peu d'animaux ont, comme lui, jusqu'à leur mort, partagé la vie de la famille. Jour après jour il s'est nourri des restes. Très souvent même on lui a donné un nom. [...] Quand vient le jour de le tuer, puisqu'il est un animal de consommation, on ne peut pas oublier le contact quotidien auquel on met ainsi fin. Parfois les femmes pleurent pendant que le cochon crie. La coutume fixait les règles informelles de cette tuerie. Voisins et parents s'entendaient pour échelonner la mise à mort. L'ordre adopté pouvait suivre celui de la rue du village, chacun se rendant chez l'autre à tour de rôle ». in GAIGNEBET Claude, *Le carnaval*, Payot, 1974, p.61-62.

la librairie Teissier, où je retrouve les deux vieux frères jumeaux, tenanciers de cette charmante boutique de l'écusson, sortes de Bouvard et Pécuchet méridionaux. Ils incarnent une mémoire vivante de l'art au XXème siècle, ayant personnellement côtoyé entre autres Picasso, Cocteau, Leiris et sa muse de l'époque Françoise Gilot, Jean Pauhlan ou Jean Dubuffet de passage aux arènes. Je ne cherchais rien de véritablement précis. Le plus petit (ils sont jumeaux mais ont bien quinze centimètres de différence !) me demande *où j'en suis...* je lui parle de mes recherches, j'en arrive très vite à Louis Poirier. Après quelques secondes d'hésitation, il se retourne vers son frère, lui demande : « Louis Poirier, ça te parle pas vrai ? » et l'autre frère « un peu oui ! Les nouveaux réalistes. La photo, c'est lui ». Le deuxième se dirige vers moi, prend l'escabeau, attrape sur les étagères un catalogue or : *Yves Klein / Corps, couleur, immatériel*. Ils ouvrent le catalogue à cette page précise où aucun nom n'est mentionné et pourtant :



Et alors que les deux libraires partent dans un débat enflammé concernant la date de rencontre entre Klein et Poirier, de mon côté j'observe ces deux photos, formalisant l'acte de naissance des Nouveaux Réalistes. *Et s'il fallait seulement y croire?* Nous sommes le 27 octobre 1960, chez Yves Klein, au 14 de la rue campagne-première, à 10 numéros de l'atelier de Man Ray et dans cette même rue où six mois plus tôt Jean-Luc Godard tournait la dernière scène *d'À bout de souffle* avec Jean Seberg et Jean-Paul Belmondo. Comment ne pas croire que tout ce monde se côtoyait ? *À bout de souffle* où il y est question de voyage en Italie, à Rome, et d'études à la Sorbonne... Et comment ne pas relier cela à Poirier ? À la signature du manifeste, tous les nouveaux réalistes de 1960 sont présents. Sur les deux photos, on y voit (à gauche) Yves Klein et (à droite) Arman, Tinguely, Rotraut, Spoerri, Villeglé, Restany et Klein à nouveau caché par ces deux derniers. Dufrêne et Hains sont présents sur d'autres clichés mentionnés par Pierre Restany dans sa monographie *Yves Klein* mais qu'à ce jour je n'ai pas pu retrouver. Tous réunis à l'initiative de Pierre Restany, le théoricien du groupe. *Tous*. Tout un monde que je retrouve *ici* grâce à deux clichés sortis d'une mémoire collective. Deux clichés, voire plus, restés anonymes au regard de l'histoire. Me voilà comme *ému* par l'énergie créatrice, les croyances visionnaires de ce groupe qui se constitue devant moi. La pellicule vient de les fixer, dans l'histoire. Ils me regardent. Arman me sourit et me fait un clin d'œil : « c'est le moment » ! Et voilà ; Le flash vient de les saisir, ces amis. Assis tranquillement, ils parlent et sans le savoir - ou à demi-mots -, ils viennent d'apporter une magnifique pierre à l'édifice artistique du XXème siècle.

Bien sûr, cela en dit d'office beaucoup sur l'amitié entre Louis Poirier et Yves Klein, partageant d'autres passions communes, notamment le sport. On sait combien le judo stimula l'imagination et l'intérêt de Yves Klein. Après un voyage au Japon il est devenu 5^{ème} dan et a ouvert un dojo à son



retour en France. Mais il faudrait aussi retenir le goût pour le rugby bien sûr, qu'il partageait avec Poirier – faute de le pratiquer -. Nous sommes dans les années 1960 ! L'équipe nationale connaît de mémorables succès et l'on peut entendre, à la radio - à la radio, mais aussi à la télévision, l'ORTF, la petite lucarne qui prenait alors son envol n'est-ce-pas avec Guy Lux, Jacques Chancel, Michel Drucker (et oui... déjà...) – l'on pouvait entendre pour la première fois en direct, la merveilleuse voix du sud-ouest, chaleureuse et chantante de Roger Couderc, commentant les matchs importants du tournoi des cinq nations et des championnats nationaux de rugby. Roger Couderc qui avant d'être chroniqueur sportif à la radio et à la télévision officia lui-même dans le stade de Mauvezin, dans le sud ouest de la France, en tant que joueur de la fameuse RSM locale (Renaissance Sportive Mauvezinoise – prononcée « *reuseumeu* » par les gens du coin), où mon père, mon frère, mon grand-père et mes deux oncles surent chacun en leur temps faire briller les couleurs du club, alors que pour ma part, je me décidais à m'orienter vers la natation, ce qui fut, je dois le reconnaître, assez mal perçu au sein de la famille... Mauvezin dans le Gers, le merveilleux petit village de Mauvezin où Roger Couderc est d'ailleurs enterré, selon sa volonté, la tête tournée vers l'Eglise et les pieds vers le stade de rugby²⁴.

²⁴ Comment ne pas vous inciter, sur l'autoroute de vos vacances, au milieu des bouchons estivaux, à prendre la sortie « Gers » et de visiter Mauvezin ce charmant petit village gascon où tous les ans se déroule « la ronde du foie gras ». Le petit village gersois est alors mis sous le feu médiatique des projecteurs : sa place principale et sa fameuse halle du XV^{ème} siècle ([photo annexe 3](#)) sous laquelle vous allez pouvoir déguster à la fin de votre course votre repas « tout canard », l'église Saint-Michel ([photo annexe 4](#)) avec son clocher gothique octogonal du XIII^{ème} siècle et le tout récent lac de pêche ([photo annexe 5](#)), sur la route de Fleurance, que vous pourrez voir en passant car tous deux étape du circuit. Une course qui connaît toujours la même recette, une recette qui marche! Prenez 1500 sportifs, du soleil, du foie gras, le son des bandas, ces petits orchestres locaux qui viennent égayer la matinée, un paysage de coteaux : sur la place de Mauvezin, c'est toujours un succès ! Au moment du départ, le même rituel, une foule bigarrée de près de 1800 personnes qui scandent le même appel : « Le canard ! Le canard ! ». Les coureurs sont devant, prêts à s'élancer. Voilà le volatile amené au premier rang par le maire en personne, Gérard Marcet. Le décompte est égrené au haut-parleur... Un roulement de tambour... Et le canard est lancé dans les airs ([photo annexe 6](#)). Aussitôt, c'est le départ pour 25 kms de course, en relais ou en solo je précise, qui va de fermes en fermes, jalonnée par 7 dégustations sur l'ensemble du circuit avec ravitaillement en eau, en eau miellée et en foie gras. Et à la fin, pas de jaloux à la Ronde du foie gras ! Tout le monde gagne la même chose. Pour prix de leurs efforts et des litres d'eau perdus à suer au soleil le dimanche, tous les participants reçoivent un pot de 100 grammes de foie gras entier de canard, un repas « tout au canard » pris en commun sous la halle de Mauvezin, et un T-shirt estampillé « Ronde du foie

Via Tinguely et Nikki de Saint Phalle, c'est la Suisse qui s'ouvre aux Nouveaux Réalistes. Des galeries accueillirent le groupe dans ces années-là. Louis Poirier voyage en Suisse. Il prend certainement goût aux rives du Lac Léman, cette carte postale qui nous est offerte depuis Lausanne sur les alpes suisses à l'est (les *falaises de marbre* !), sur les montagnes du Jura, sorte de *campagna* à l'ouest alors que devant nous s'étend, immense, le lac arrondi, comme une *marina* intérieure.



C'est dans ces années-là aussi qu'Yves Klein prononce sa célèbre conférence à la Sorbonne le 3 juin 1959. Pourquoi la Sorbonne ? Qui lui a servi d'intermédiaire pour accéder à ce lieu prestigieux et académique ? Dans son entourage proche, une seule personne était liée à la Sorbonne : Louis Poirier²⁵. Klein et Poirier : deux hommes en quête d'absolu et d'immatériel. Deux hommes qui cherchaient à *associer inextricablement leur propre vie et leur œuvre*, n'hésitant pas à *mettre en scène* leur propre vie pour qu'elles tendent vers cette quête spirituelle²⁶. Artiste du vide pour l'un et sans œuvre pour l'autre... Il s'agit plus que d'une coïncidence ! Mais quel succès que cette conférence à la Sorbonne, imaginez : le trop petit amphithéâtre Descartes plein à craquer, les gens se bousculent à l'entrée, les couloirs de la galerie Robert de Sorbon (celle-là même que j'ai tant utilisée pour mes cours d'italien au 3^{ème} étage) est trop étroite pour accueillir toute cette foule, il y a la queue à l'extérieur, rue Victor Cousin, on refuse du monde, tenez-vous bien, on refuse du monde ! Certains se sont postés aux fenêtres, depuis la cours ou au premier étage, vous savez dans le couloir qui longe la bibliothèque. Poirier se place lui à l'entrée pour filtrer les agitateurs ! Tout le monde sait qu'il se trame

gras ». Quant aux amuseurs qui ont fait des efforts supplémentaires pour se déguiser, une récompense supplémentaire leur est réservée... Un circuit qui est fléché (bien sûr) en toute sécurité, encadré par les gendarmes et les pompiers locaux mais aussi par les paysans des fermes traversées qui n'hésitent pas à soutenir les candidats avec quelques spécialités locales, d'eau de vie et d'armagnac afin « de redonner le courage ». L'épreuve est difficile, vous pouvez imaginer que certains ne finissent même pas la course !

²⁵ Rappelons-nous (p. 10 de notre étude) que Poirier a été étudiant à la Sorbonne suite à son échec d'entrée à l'Ecole Normal Supérieure.

²⁶ « Dès qu'il se raconte, Yves Klein mêle systématiquement la réalité et la légende » nous dit Nicolas Charlet p.261 de son étude sur *les écrits d'Yves Klein*, « le peintre doit peindre un seul chef-d'œuvre : lui-même constamment et devenir ainsi une sorte de pile atomique, une sorte de générateur à rayonnement constant qui imprègne l'atmosphère de toute sa présence picturale ».

là une révolution en matière artistique. La conférence est enregistrée. En voici un extrait qui vous allez voir, nous ramène à Poirier :

*Des fantômes et d'étranges personnages qui n'appartiennent à personne sont sortis de ce vide, plein de sensibilité, tels ces éponges-sculptures et portraits des lecteurs de mes monochromes.*²⁷

Ou en octobre 1958 :

Grâce aux éponges matière sauvage vivante, j'allais pouvoir faire les portraits des lecteurs de mes monochromes.

Voyez donc, Klein en parle lui-même ! Des monochromes comme portrait : Louis Poirier, artiste sans œuvre, fut *le sujet* idéal d'Yves Klein, peintre de l'immatériel, des silences éternels et sans dimension. Les monochromes d'Yves Klein sont chacun, à différentes occasions, à différents lieux, des portraits de Louis Poirier et de Louis Poirier seul - là aussi, son plus proche « lecteur ».

California, Monochrome bleu sans titre IKB 171, ou *IKB 2* ou *IKB 3* ou *IKB 68* ou *IKB 223*, et bien d'autres... Autant de titres qui se rattachent à une histoire à jamais secrète, de numéros qui sont certainement autant de proportions, d'adresses, de dates de vies ou d'indices téléphoniques possibles, envisageables, mais reliés à un seul spectateur, un *regardeur* bien particulier (comme dit Pierre Soulages).

Tout cela reste de l'ordre du possible : celui des frères Teissier, libraires à Nîmes. Et prenant du recul sur mon étude, je me rends paradoxalement compte que jusqu'ici, je n'ai pu mettre la main sur aucun document iconographique relatif à Louis Poirier... Grâce à cette dernière partie, voilà qui est corrigé. J'en ai maintenant la preuve ; ci-dessous : deux portraits (parmi tant d'autres) de Louis Poirier par Yves Klein.



California (IKB 69), 1961, 194,5 x 140 cm.



Monochrome bleu sans titre (IKB 171), ca. 1960, 62 x 50 cm

²⁷ « Portrait des lecteurs de mes monochromes ». L'idée était en fait déjà là bien plus tôt, lors de sa première exposition *Yves : Peintures* au club des solitaires le 15 octobre 1955 : « Pour moi, chaque nuance d'une couleur est en quelque sorte un individu, un être qui n'est que de la même race de la couleur de base, mais qui possède bien un caractère et une âme personnelle différente ».

VIII. La préparation du récit

Nous sommes maintenant le 15 novembre 2015.

Le temps presse. Celui de mettre par écrit cette aventure, rassembler les documents, *mes brouillons, mes preuves, mes indices*. Mais par quel bout commencer ? Cette question qui poursuit n'importe quel écrivain ne m'économise pas. Claire est là, elle veille. À l'évidence, il devra rapidement être question de Julien Gracq et de *Au Château d'Argol* car après tout, c'est là que tout a commencé... « quoique la campagne fut chaude encore... etc ». Et pourtant non. Je me trompe... Oh et puis tant pis. Autant laisser cette trace, cette erreur... cela reviendra bien à un moment. Dans l'ordre : ce fut Jean-Yves Jouannais puis la Bibliothèque nationale puis le fil se déroulera de lui-même, tel qu'il m'est apparu, après tout... Mince. Je bafouille et ça fait des tâches, j'en suis conscient et le mail de Claire ne vient que confirmer cette impression : « c'est important pour toi de prendre un peu de distance maintenant. Bravo d'avoir mis tout cela sur le papier, tu as le temps maintenant d'y penser et de te demander ce qui est vraiment important pour ton lecteur ». Didier Blonde parle très bien dans son enquête de ce troublant moment, cette première version de l'écrit qui souvent ne reste pas : « je ne disais rien de ce qui s'était passé en coulisses. Je mentais à demi, retenais certaines informations, en déformais quelques autres, prises ici ou là, telles qu'elles s'étaient fixées dans ma mémoire. J'anticipais un échec ». Dans ma recherche, depuis deux ou trois pistes, je naviguais de plus en plus à vue, sans boussole, *au hasard des rencontres* et des carrefours qui s'offraient à moi, et je sens pourtant bien que le travail, l'enquête n'est pas finie... Je repense au professeur Sophie Basch qui me suivait sur mon travail de mémoire à la Sorbonne²⁸. Je décide de la contacter, après trois ans de silence. Je repars à Paris le weekend du 5 décembre. On s'est donné rendez-vous au *Sorbon* qui jouxte la librairie *Compagnie* rue des Ecoles, face à l'entrée d'honneur de la Sorbonne. On parle musique, littérature, opéra... des retrouvailles. J'en arrive au cœur du sujet. Poirier ! Ça lui parle, je vois immédiatement l'étincelle dans ses yeux. Je retrouve sa flamme, sa passion qui pouvait s'allumer à la simple évocation d'une île mystérieuse encore à découvrir. Alors j'abats mes cartes : Jouannais, la BnF, Gracq, les nouveaux réalistes... « Ce Poirier m'a l'air passionnant, me confit-elle, une vraie enquête policière, de quoi en faire un roman ! Continuez ! Il y a matière à faire du bruit (*faire du bruit*, elle utilisait souvent cette expression). Renseignez-vous aux archives de la Sorbonne, je suis sûre qu'il y a matière ». Nous nous quittons, elle pressée comme à l'accoutumée, moi rêveur...

Aux archives de la Sorbonne, je trouve en effet un dossier « Louis Poirier » rangé à la lettre L entre « Loti » et « Louÿs ». À l'intérieur, le dossier fait état d'un travail de recherche mentionné « non complet » ; j'y trouve aussi cette photo, signée en son dos par Roland Barthes :

« Paris, 20/01/80. Cette orientale (presque inédite, si elle n'était de votre famille), pour compléter votre collection ! J'espère vous

²⁸ Elle détestait qu'on l'appelle professeur, elle me demandait de l'appeler Sophie, à la rigueur Madame, mais je dois vous avouer que j'ai toujours trouvé un certain charme à appeler cette élégante femme par ce titre certes quelque peu désuet dans un système éducatif post soixante-huitard, mais qui, pour moi, sonne comme une forme de respect et, somme toute, de connivence.

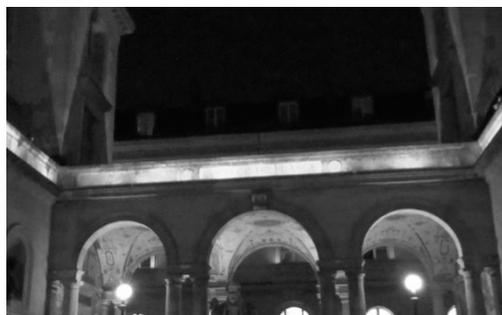
retrouver après le cours de jeudi 27/03. Merci encore pour la « *Vita Nova* ». Elle colle parfaitement. Toutes mes amitiés. Roland Barthes. »



Roland Barthes ! Vous l'auriez cru vous ? Entre 1978 et 1980, Roland Barthes donne en effet son dernier cours au Collège de France sur la question de *la Préparation du roman* où il y est question de *Vita Nova*. Quelques jours passent. Il est tard. En soirée, nous avons notre caméra au poing, prêts à saisir *la chance* si elle advient *une dernière fois*. Nous entrons au Collège de France, nous nous présentons à la première personne rencontrée. « Bonjour, Romain Daroles, voilà je travaille sur un auteur pas tellement connu, mais qui est quand même connu, enfin très important... blablabla... Il me faudrait voir un responsable pour... etc ». Malgré l'heure tardive, on nous envoie dans un bureau au deuxième étage du bâtiment qui donne sur la rue Saint Jacques. Un bureau qui jouxte l'intime bibliothèque (inaccessible sans autorisation) du Collège de France. La bibliothécaire de l'institution nous reçoit, Madame A. Après avoir échangé des politesses, derechef, nous présentons notre enquête avec comme preuve la reproduction de l'orientale envoyée par Barthes à Poirier (ci-dessus). Mais très vite, elle nous présente ce document comme *un faux* et Louis Poirier comme *un alibi*, selon ses mots « une mascarade ». À ce moment-là, je ne sais pas ce qui me retient de lui mettre mon poing dans la gueule... Je lui rappelle le message au dos de la carte, signé Roland Barthes. « Mais qui est cette femme, cette orientale ? ». A l'évidence, je pensais jusque là qu'il s'agissait d'une aïeule de Poirier, une grande tante un peu oubliée par la famille, ressortie d'un tiroir à l'occasion, pour finir dans les mains de Roland Barthes, puis dans celles de son propriétaire, grâce à cet envoi. Ou était-ce une de ces actrices déchues de l'entre-deux-guerres reconverties dans le milieu des cabarets grâce à des revues orientalisantes... Regardez cette photo : ces yeux, ce regard. À qui s'adressent-ils ? « Elle est assise. Légèrement penchée en avant. Le coude posé sur un point d'appui, le bras d'un fauteuil, ou sa cuisse, jambes croisées. Main fine aux longs doigts effilés qui maintient l'équilibre des lignes dans les diagonales du cadre. Le bracelet serré sur l'avant-bras comprime la chair. Les lèvres luisantes, très maquillées. L'épaule se perd dans une estompe, comme si elle était couverte d'une gaze duveteuse »²⁹. Elle s'appelait Leïlah sur scène, comme dans *les pêcheurs de perles*, l'opéra de Bizet, et peut-être Suzie dans la vie, autre Suzie Delair des faubourgs, petite de province). *La belle Suzie*, une arrière-tante éloignée partie dans les Indes françaises, actrice à ses heures perdues, vedette orpheline des

²⁹ Voilà les propos de Didier Blonde dans son enquête *Leïlah Mahi*, publiée chez Gallimard en 2015 p.112 sur ce même portrait dont il cherche la généalogie, l'origine...

années 30, objet de rêve pour romanciers sans sujets. Ou n'était-ce de « famille » qu'une collection de sulfureux portraits féminins ? Mais une femme, enfin, dans cette enquête ! Cette première femme croisée sur notre route, chargée de tous les mystères de l'Orient couplés à une incomparable sensualité. Quelle charge érotique se dégage de cette photo ! Tout *cela* reste de l'ordre du possible... Mais nous ne pouvons en savoir plus : la bibliothécaire coupe court et violemment à la conversation pour nous reconduire froidement à notre point de départ, sans une seule parole, d'un silence que nous pouvons difficilement juger innocent. Arrivé à l'extérieur, je rallume ma caméra. Je filme autour, nous, la ville, le carrefour, la rue saint Jacques, la Sorbonne, ma Sorbonne. Je remonte le long du Collège de France et je parviens à fixer avec l'objectif la partie du bâtiment de laquelle je viens à l'instant même de sortir. Là, j'observe dans une fenêtre allumée, derrière un rideau : un corps me fixe, puis plus rien, la lumière s'éteint, pour cacher *quelque chose*. Et à travers cette *séquence haletante*, j'obtiens *la preuve* définitive et formelle de ce qui n'était jusque là qu'une intime conviction.



Nous comprenons que Louis Poirier a mené une enquête après la mort accidentelle de Roland Barthes trois années durant sur les lieux de l'accident. Au Collège de France, le sujet est tabou. Poirier arpentait régulièrement ce même quartier, se confondant au milieu de la foule compacte et anonyme des étudiants, *étudiant parmi les étudiants*, prétextant un travail de recherche en Sorbonne qu'il n'a jamais terminé, ni peut-être même commencé. Un trajet que nous avons parcouru de nouveau avec notre caméra, et méthodiquement redessiné sur google maps (cf. [Annexe 7](#)) entre le conservatoire d'art dramatique du 6^{ème} arrondissement, la Sorbonne et le site du Collège de France, les trois sites entre lesquels il naviguait régulièrement.

Nous savons que Louis Poirier a découvert les véritables circonstances de la mort de Roland Barthes le 26 mars 1980, qui n'avaient rien d'accidentelles, percuté par une fourgonnette de blanchisserie blanche, selon la thèse officielle...

Je sais maintenant qu'il y a derrière cette mort *une histoire*, dont on ne connaîtra jamais le fin mot, mais dont Poirier connaissait les arcanes secrets. Un rapport de police de l'époque mentionne :

Le 25 février 1980 à 15h45, au carrefour de la rue des Ecoles et de la rue Saint Jacques, une fourgonnette blanche de marque Citroën, immatriculée 01AT75, roulant au-delà de la vitesse autorisée réglementaire, a :

- fait un écart

- *Percuté M. Barthes Roland - 65 ans, domicilié 11 rue Servandoni, paris 6^{ème} - au flanc gauche, mort à l'hôpital de la Salpêtrière le 26 mars 1980 à 13h40 des complications liées à la collision.*

« Fait un écart » est noté en italique. Et malgré cet *écart*, véritable propension à la fiction et au mythe, l'enquête n'aboutit à l'époque que sur une bien étrange mention « mort accidentelle » dans le dossier. Peut-être, comme Pasolini, Poirier avait-il des noms ? Peut-être en savait-il *plus* ? Mais, malgré notre insistance, il ne nous dit rien. Rien. Rien de *plus*.

Je sais maintenant que *quelque chose* m'a conduit à Louis Poirier jusqu'à cette dernière enquête, dans les environs du Collège de France... Difficile de le nommer, ce *quelque chose*. Quelque chose qui relève d'une prise de conscience. Oui, peut-être Poirier avait-il raison : une *Vita Nova*³⁰. Peut-être un « désir d'écriture » qui se transformera en « désir de partage » quand il s'agira de transmettre ces révélations devant un public stupéfait ! Ce même désir qui avait conduit Poirier à Roland Barthes et Roland Barthes à donner un cours, son dernier cours, le 23 février 1980 sur l'idée de *Vita Nova* dans le cadre de la Préparation du roman. Il terminait alors sur ce dernier mot (« mais pas un mot ultime, je l'espère en tous cas » a-t-il dit³¹) : « Eh bien, je dirai, ce sera le mot de la fin pour ce cours, qu'en un sens l'objet de mon désir d'œuvre, ça serait d'*écrire une œuvre en Do majeur*. »

IX. Pertes

Mais comme moi, et comme dans n'importe quelle histoire digne de ce nom, vous vous demandez comment et où finit la vie de notre héros, n'est-ce pas ? Quoi de plus légitime ?

Si un jour, par le plus grand des hasards, vous vous rendez au sous-sol de l'Opéra de Lausanne - au bar Laurent Perrier -, vous pourrez remarquer la rénovation qui a été faite de ce bar en 2012. Une rénovation qui a, pour cette partie de l'Opéra, consisté à défaire le lieu de ses décors anciens pour lui rendre une patine brute, faite de béton armé et agrémentée d'éléments anciens. Parmi ces éléments, un œil sculpté : *l'œil de l'oubli*. Il n'a pourtant rien de vraiment exceptionnel cet œil, un peu trop faux même, trop manufacturé, trop lisse pour y lire la marque du temps que l'on peut habituellement observer sur une pièce archéologique. Mais j'y passe devant chaque journée de travail, une fois enfilée ma tenue parfaitement noire et impeccable de petit placeur anonyme, et toujours je le remarque. Il me

³⁰ « Le milieu du chemin de la vie, évidemment, n'est pas mathématique : qui le saurait à l'avance ? Il se réfère je pense à un événement, à un moment, à un changement vécu comme significatif et solennel : une sorte de prise de conscience *totale* [...] ce que Dante appelle aussi au début la *selva oscura*, la forêt obscure, ou si vous voulez une initiation. [...] Quand quelque chose se produit qui fait partie d'un trajet d'initiation, on peut dire que c'est en soi un milieu de chemin de la vie. Tout d'un coup, se produit cette évidence : d'une part, je n'ai plus le temps d'essayer plusieurs vies : il faut que je choisisse ma dernière vie, ma vie nouvelle, *Vita Nova* comme disait Dante ou *Vita Nuova* comme disait Michelet. [...] Changer, donner un contenu à la « secousse » du milieu de la vie – c'est-à-dire, en un sens, la nécessité de se donner un nouveau « programme » de vie (un programme de *vita nuova*). » In : LEGER Nathalie et MARTY Eric, *Roland Barthes, la préparation du roman (cours au Collège de France 1978 – 79 et 1979 – 80)*, Seuil, Paris, 2015, p. 15 - 20

³¹ Il se faisait tuer deux jours plus tard en se rendant pour son prochain cours au Collège de France... Cf. *ibid.* p.554 – 556.



fixe et semble me dire « regarde comme la mémoire des hommes est poreuse et faible. On ne sait même plus d'où je viens ». Il me dit ça parce que je veux y voir cela, bien sûr, mais quand même... Jusqu'à ce jour, date de la photo, je n'avais jamais remarqué le nom des artistes : Anne et Patrick POIRIER !

Dans un des ouvrages qui leur est consacré, à propos des différentes campagnes de fouilles « MNEMOSYNE 1989 – 1993 » qu'ils ont pu entreprendre, je lis ce témoignage :

Au cours de ces dernières années, nous avons commencé à réunir les archives que nous a léguées un homme dont l'identité importe peu ici. Cet être singulier, à la personne double, à la fois architecte et archéologue, nous a laissé une masse chaotique de documents, de photographies, de fragments et vestiges de toutes sortes [...]. Il semble que ce personnage se soit entièrement consacré à la fouille et à la reconstitution idéale d'un site qu'il nomme MNEMOSYNE.³²

« Mnémosyne » arrive comme l'aboutissement de travaux d'archéologie et de reconstitution tournés vers l'Italie et Rome : *la villa Adriana, l'Ostia Antica, la Domus Aurea* (cf. Annexes 8, 9, 10), en somme des travaux sur la mémoire et l'oubli, les ruines et les vestiges, les civilisations et leurs ombres. L'Italie. Je comprends vite que derrière ce « personnage », il s'agit bel et bien d'une transmission familiale entre un père, son fils et sa belle-fille, comme un *tropisme familial italien*. L'Italie, toujours l'Italie ! C'est quand même fort. Dès que je touche aux racines, aux origines de Poirier je remonte, au plus loin, en Italie (ce serait la même chose pour moi, côté de ma mère, côté Tonicello)!

Le couple vit aujourd'hui entre Paris et Lourmarin. Pour avoir la preuve de ce que j'avais, je décide donc de contacter les artistes *via* leur galerie. Je leur écris une lettre dans laquelle je fais mention de l'état actuel de mes recherches. Je me présente dans l'intention, peut-être, enfin, de rencontrer Louis Poirier. Le rencontrer ! À ce moment, j'ai en moi ce sentiment de n'avoir jamais été aussi près de lui. J'ai reçu une réponse, (j'étais pas peu fier !) dont j'en reporte ici les grandes lignes.

³² FORAY Jean-Michel, HEGYI Lorand, METKEN Günter, SANS Jérôme, *Anne et Patrick Poirer*, Electa, 1994, p.127

Hourmarin, le 15 décembre 2015

Cher Monsieur,

En effet, l'œil de l'oubli présenté à l'Opéra de Lausanne est révélateur de nos recherches en ce sens qu'il s'est parfaitement inscrit, en son époque, dans un domaine qui, mon épouse et moi-même, le temps passant et l'âge avançant, nous occupe toujours plus : celui de la mémoire.

Nous vous remercions de l'intérêt que vous portez à mon père, Louis Poirier. Malheureusement, je ne peux vous en offrir plus à son sujet. Une visite ne serait d'aucun bénéfice, et pour lui, et pour vous. L'âge lui a fait perdre la mémoire de ce mal que l'on nomme Alzheimer et que l'on nommait autrefois, simplement, sénilité. Avec cette perte, un pan entier de son histoire personnelle et familiale, de ses connaissances, de sa vie, disparaissent. Louis vit à ce jour en Suisse, dans la campagne lausannoise depuis quelques années déjà. Il lit encore mais sans se souvenir, par habitude. Il pleure le soir et l'a oublié au petit matin. Un vrai poisson rouge ! Vous êtes jeune. Je pense qu'il s'agit d'en sourire avec des yeux d'enfants car après tout, c'est cela dont il s'agit, un retour à l'enfance, rien de moins rien de plus. En sourire toujours et encore, et voir combien la vie se moque parfois de nous.

Voilà ce que je peux vous dire de Louis Poirier, mon père, peu de choses, il est vrai.

Au plaisir, nous espérons, de vous lire.

*Anne et Patrick Poirier*³³

³³ Depuis Yves Klein, les contacts avec la Suisse n'avaient donc jamais cessé... Mais à la lecture de cette lettre, s'estompée la perspective de le rencontrer. Face à face, dialoguer avec lui, pouvoir lui parler, ne serait-ce que quelques instants. La conversation serait poreuse, arrêtée, traits et points sans cohérence, oubli. On connaît tous très bien, ce piège de l'âge et de la mémoire. On l'appelle encore démenche. Parfois, je parle à mon grand-père et, d'apparence très lucide, toujours lucide - ils sont toujours lucide en apparence dans ces moments-là -, il se met à me dire que pour aller voir ma grand-mère qui est à la maison de convalescence à deux kilomètres de là, à Valence d'Agen, il faut monter à la montagne. Alors, sur le moment, je ne comprends pas, voyez-vous. Entre leur domicile et la maison de convalescence, il y a à peine deux kilomètres, et ils habitent dans la vallée de la Garonne, entre Agen et Montauban, on ne peut pas faire plus plat. Oui d'accord, c'est un peu vallonné à la rigueur, autour, mais sinon c'est plat. C'est plat. C'est pas montagneux quoi. Et bien pour lui, dans tous les cas, il faut monter pour aller là-bas. Et monter, c'est lié à la maison de la montagne qu'ils avaient. Il fait un raccourci d'idées, dans sa tête, voyez-vous.

Comme pour le papier toilette... Ces derniers temps quand on y va, on retrouve des rouleaux entiers de papier toilette dans toute la maison. Dans la voiture, dans la chambre, partout. Des rouleaux de papier toilette qui ne sont même pas utilisés, planqués dans toute la maison. Alors pour les fêtes j'y ai été. Au moment de partir, il m'accompagne et tombe nez à nez avec un rouleau posé en haut de l'escalier, il me dit avec un aplomb incroyable : « mais c'est pas possible cette maison, c'est pas possible ! C'est pas possible ! il y a quelqu'un qui vient me mettre des rouleaux de papier toilette partout ! Il faut arrêter les conneries ! Ca va un moment ! » il me dit. Alors moi surpris, je lui demande, je vais dans son sens, gentiment : « mais c'est... mais c'est pas toi qui les mets partout, les rouleaux ? » et là, il est comme pris en pleine faute, vous voyez, comme un enfant après sa bêtise mais très vite il se ressaisit et dit « mais non, c'est Claire [ma tante] qui vient les mettre je sais pas pourquoi »... Et là c'est pareil, c'est facile à comprendre - en fait je vous explique : mes grands parents ont eu pendant trente ans une piscine dans la région avec des toboggans, des piscines à vagues etc.. attention un parc que mon grand-père a construit de ses propres mains. Tous les étés, moi je travaillais au bar, à la buvette du parc, je m'amusais comme un fou là-bas, imaginez-vous ! C'était vraiment les vacances quoi, j'y ai appris à nager, à faire des records de vitesse de descente dans les toboggans et à « fréquenter » de charmantes demoiselles (je me rappelle surtout des anglaises), pour la première fois...! Bananiers, sol rose, eau de source, le tout dans un souci toujours précis d'artisanat. Quoi rêver de plus ? Je vous le demande. Bref : je ne m'étends

Et alors qu'il devient certain pour moi que nos deux routes, à Louis Poirier et moi-même, arrivées si proches l'une de l'autre, ne se croiseront plus - comme deux mondes séparés, un à jamais *réalité* et l'autre à jamais *fiction* aveugle -, j'analyse mieux à la lecture de cette lettre ce qui me touche particulièrement dans cet *œil de l'oubli*... quelque chose de l'ordre de la mémoire qui s'en va, pour de bon, et d'un retour à l'enfance... Finalement, après tout ce temps passé à sa recherche, malgré tous ces documents rassemblés, tout ce travail de titan pour retracer une vie en confettis, nous n'auront jamais été aussi éloigné l'un de l'autre que maintenant, au moment où j'écris ces quelques lignes. Me vient alors cette évidence : concluons ce travail. Arrêtons ce jeu. Arrêtons-nous ici.

X. Conclusion

Me voici donc au bout de cette enquête et de son écriture. Au bout, c'est-à-dire au plus loin qu'il m'était possible d'avancer, compte tenu des informations à ma disposition. J'en étais finalement arrivé là où ce voyage avait commencé : un artiste sans œuvre... Mais alors que j'écris ces quelques lignes, je reçois une lettre...

XI. *Vita Nova*

Janvier. À deux mois de l'échéance du projet. Je reçois une lettre, une nouvelle lettre de Patrick Poirier. À l'intérieur, ces simples mots griffonnés sur un carré de papier : « vous êtes le seul à vous être intéressés à mon père. Voici sa *Vita Nova*. Faites-en bon usage. Bien à vous. Patrick Poirier ». Dans l'enveloppe, quatre feuillets, *ultimes* traces d'une œuvre qui n'a jamais vue le jour, marquée du sceau de son propre inachèvement : « ambition de l'Iliade et l'Odyssée réunies ». Les voici, assortis à la suite de nos notes (renvois en chiffres romains rajoutés) et commentaires³⁴ :

pas davantage, cela n'aurait pas sa place ici... Et bien quand mon grand-père se réveillait, après sa sieste, sur les coups des trois quatre heures de l'après-midi, son réflexe était de se précipiter aux toilettes du parc pour réalimenter les postes en papier toilettes. Et bien maintenant, chez lui, dès qu'il se réveille, il va poster du papier toilette dans toute la maison. Comme un réflexe, pour pas qu'il en manque, qu'il pense. Cela fonctionne comme des... comme des lubies dans sa tête, vous voyez. Voilà : Ce sont des lubies. L'autre jour, j'ai reçu un message : « Bagdad à Golfech : ton grand-père au meilleur de sa forme ». Golfech, c'est le village où ils habitent. Alors je vous montre : on y voit (j'ai reproduit les deux photos du sapin et du citronnier en [annexes 10 et 11](#), pour que vous puissiez voir quand même) le grand sapin devant la terrasse et le citronnier - qui était magnifique, il était vraiment magnifique, tout en feuilles avec des fruits, il venait de faire en décembre des citrons gros comme ma main... Et bien les deux : complètement dépecés. Il a dû penser que les arbres devenaient dangereux pour la maison, il a sorti la tronçonneuse et il a débité et le citronnier et le sapin. Et comme il a dû se dire que les racines passent sous la maison, il a soulevé toutes les pierres du Lot, les magnifiques pierres plates qui faisaient terrasse devant le jardin, et il s'est attaqué aux racines. Mais comme c'est une lubie, et bien vous pouvez être certains que si la lubie lui passe, et bien c'est fini ! C'est fini ! Il laisse en état, les pierres soulevées et les troncs à moitié découpés, et le jardin c'est Bagdad ! Alors certes, vous me direz que ça a toujours été un homme entreprenant. Et c'est vrai... c'est vrai... on doit le reconnaître. Il a toujours été un homme entreprenant. Mais là malheureusement, ça dépasse l'entreprise. Ou alors c'est que ça se professionnalise... À 80 ans, on est quand même en droit de se demander s'il est légitime de commencer une entreprise en bâtiment, élagage et autres activités de terrassement. Oui ! Je le demande !

³⁴ Toute parenté avec la démarche artistique du *Feu pâle* de Nabokov est absolument fortuite...

Lucien Peigné / Vita Nova //

"La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature." Proust. (I)

Bref passage en Suisse / Rencontre avec Robert Walser (épervier et fascination des Enfants Tanneur - Walser, clinicien psychiatrique Suisse / Spengler).

à son chevet, récit de son enfance, ses locs, ses amis, sa famille.

"Un soir, nous étions sur un alpage très haut et nous aperçûmes à travers les branches des sapins les trois lacs de mon enfance. Le spectacle fit pousser des cris à Erwin. C'était en effet incroyablement beau. On entendait le bruit des trains en bas, et le son des cloches montait jusqu'à nous. On ne pouvait pas encore voir la ville mais j'indiquai à Erwin de la main l'endroit où elle devait se trouver. On aurait dit des robes de piercettes, la manière dont les lacs s'étalaient, pleins d'éclaircies et de lumière douce, enfermés par les lignes nobles des montagnes qui en faisaient le tour, avec des détails de la rive d'une délicatesse merveilleuse, et tout cela si loin et pourtant tout près [...]. ~~Vous pouvez imaginer ce que je représente ici.~~

Neige à l'estivage - Promenade - Il reprend :

"En ce qui me concerne, voyez-vous, je ne quitte jamais le pays. Comme si je craignais que dans les autres il n'y ait pas de soleil ou alors un tout petit. Je tourne mal ici et je m'en rends compte et pourtant il faut croire que je ne peux pas vivre autrement qu'en respirant l'air de la patrie." ↷

84
39
62
72
78.2
74

12/08

à part cela - qui est peu - rien.

P.S.: Robin
amadeu
Bardouche Sir

Samedi Soir: 27 septembre

Invitation de Dufrenoy: inauguration collect^e art fait à la manière
« La Visite de M. Jean »

- Dufrenoy emphatique: Quel plaisir de le retrouver ainsi,
(dans son élément)

"Homme! Et ma fille l'homme on multiplie amoralité la
durant tous ces gentil engins -- ce n'est pas ici la
fille des parents on des parents, c'est la fille
de l'homme"

qui est même ?

Tout - Tout - Tout - Tout

Reçu un télégramme de Josep:
"Encore sous le charme de notre
Rigoletto au G. Théâtre de
Genève - Stop - ai ~~sur~~ rêvé de
deux hommes qui assistaient
à une représentation du Rigoletto -
Stop - Vous et moi sommes les
personnages principaux - Stop -
Plan de la nouvelle joint - Stop -

" L. et J. entrent dans la salle
État spectacle
Trois scènes reflètent miroir salle
Des spectateurs disparaissent
La salle et la scène s'ouvrent Versus ouverture labyrinthe
Sortie théâtre / Neige / la ville devenue Rigoletto.
Coop de feu: État L. dans la neige III

Notes de Voyage - autour des sept collines

[à Rome]

Plage d'Estia - Pasolini - jardins romains - très vague et très subtile sensation d'oppression - Volé pour volé on aimerait mieux être détourné ici qu'ailleurs - Distancance distrait. - toujours ~~est~~ est allusion de mots qui recourent Rome comme une palissade se recourent d'affiches - un airtel : Viale Angelico 85, 00135 ROMA - seule ville au monde qui ressemble à une autopsie - Impossible de faire la main sur cette réservation - le château Saint-André, qui fut le berceau d'Fashion - sur votre droite : la place Navone; boicoproie pour faire de foale - promenade dans Rome - "Si! Siamo amici di Angelico!" a crié Chloé - au moment où Stendhal situe ses romans dans Rome Chateaubriand y est ambassadeur - Participation dans le dernier Fellini Oblio e mezza - Tourage à Cinecittà - ai tout fait pour apparaître dedans! Chloé venue avec moi sur le tourage - sur en nuage - petit nuage - piccolo nuvole - piccolino - A. et L. nous ont rejoint. Dîner avec Federico: gaieté et rire autour de ses plus ^{XI} fameuses scènes de film. La Strada, Fontana Sola Vita ... etc

le plaisir du texte // Variation notée de "plaisir"

Bergson = durée = temps

François G. animateur des débats. Mascotte L. Présentation du groupe - premières rencontres - N'est-il pas plutôt question de "jou" dans tout a travail!

Petit tour sur le ^{Marsille} Vieux-Port. Cérémonie religieuse Madame B. - Symphonie 3 Mahler et Strauss (Paganini) Souvenirs de famille (comme si c'était hier)

d. film ^{XII} "Louis POIRIER: Vita abo - Festament littéraire"

I. La phrase, manuscrite est écrite rapidement, dans une mauvaise graphie, comme rapportée de mémoire. Moi-même, je n'ai jamais eu une graphie très intéressante. Très correcte... Franchement, j'écris très mal. Je dois l'avouer, j'écris très mal. Mes proches me disent tout le temps : « Romain tu écris très mal ». Quand je dois remplir un document, un papier, on me dit : « Romain, tu écris très mal ». Et c'est vrai que j'écris très mal. C'est comme ça. J'écris très mal... J'écris très mal. Point.

II. Grande émotion en effet, on peut l'imaginer, à l'écoute de ce géant de la littérature sur son lit de clinique. Walser, ce sont toujours des mots qui saisissent ; je vois pendant notre stage de troisième année avec le metteur en scène Guillaume Béguin en novembre dernier : ces longs monologues qu'il s'agit de traverser comme on passerait le Saint Bernard sous la neige, en plein hiver, sans équipement, par mauvais temps...

III. Erwin : Un des amis de Robert Walser – dont parlait Matteo justement pour notre stage avec Guillaume Béguin. Mais il n'avait pas tellement de texte Matteo et faisait seulement une apparition aux côtés de Marion. Erwin, c'était un peu l'ami qu'on aime bien vous voyez mais qui est aussi là un peu par hasard quoi, un peu comme Matteo dans le Walser, oui, une apparition... (Pardon Matteo Prandi si tu lis un jour ces lignes, mais ce n'est pas contre toi, tu comprends. C'est le personnage d'Erwin. En plus j'ai appris il y a quelques jours à peine par Claire que ton mémoire était très proche du mien - dans l'idée - et qu'elle t'a dirigé sur quelques idées que j'avais eu, donc je veux surtout pas qu'il y ait d'amalgame et que tu le prennes personnellement – ce serait... faux, si un jour tu lis ces lignes. Je t'embrasse. Romain.)

IV. Cette collection venait d'être refusée en France. La ville de Lausanne l'a récupérée.

V. Une histoire semble avoir marqué Poirier lors de l'inauguration du musée. L'histoire de cette robe d'une facture absolument exquise et unique comme vous pouvez voir sur la reproduction en **Annexe 13**. Mille et une broderies délicates et fines, des structure cellulaires, des jeux de pleins et de vide qui évoquent des éléments organiques, des nids d'oiseaux ou des toiles d'araignées, une dentelle tour à tour opaque et transparente... Marguerite Sir utilisait des fils qu'elle tirait un à un dans ses draps de lit. Elle était internée à l'hôpital de Saint-Alban et utilisait des aiguilles à coudre pour réaliser, avec ses fils de draps, des tissages serrés et des broderies. Elle a cousu au dos de la robe deux boutons colorés. Elle a aussi peint un point rose sur le devant au niveau des seins. C'était en 1955. Elle avait 65 ans, elle était célibataire, elle rêvait d'amour, qu'elle avait 18 ans et qu'elle allait bientôt se marier. Elle est morte six jours après avoir terminé sa robe. Elle ne l'a jamais portée. Si Marguerite devait nous entendre, on aimerait presque, n'est-ce pas, la consoler, en lui disant :

*Combien de fois les hommes et les femmes qui vont mourir ont ce moment de joie que les garde-malades nomment l'éclair de la fin ?
Mais moi, comment pourrais-je dire un éclair cette heure. Ô Marguerite, La mort, qui a sucé le miel de ton haleine, n'a pas encore eu de prise sur ta beauté et tu n'es pas vaincue. L'oriflamme de la beauté est toujours pourpre sur tes lèvres et tes joues, et le drapeau livide de la mort n'y a pas encore paru. Ah Marguerite, pourquoi es-tu si belle encore ?*

De fait, je garde avec ce musée une attache toute particulière, et je tiens à vous signaler que j'y effectue des visites guidées un peu « théâtrales » à dates régulières, que j'ai nommé, en hommage à Poirier bien sûr « les visites de Monsieur Jean », et c'est pas cher, c'est gratuit ! Des visites comme le dimanche 6 mars à 14h et 16h (oui, deux visites dans la même journée !), ou le dimanche d'après, c'est-à-dire le 13 mars à 14h30 (attention 14H30 et non 14h ! L'horaire change mais c'est toujours pas cher, c'est gratuit!), et pour finir le dimanche 26 juin à 14h30 ; alors je dis bien le dimanche 26 juin à 14H30 et non le 12 juin à 14H30 comme annoncé dans les plaquettes publicitaires de l'art brut - j'ai du déplacer la date en raison d'un mariage dans le sud-ouest la veille, où la mariée m'a demandé d'être son témoin... Des noces qui seront très charmantes j'imagine, dans la campagne gersoise. Une amie que j'estime beaucoup. Donc je résume : **dimanche 6 mars à 14H ET 16H, dimanche 13 mars**

à 14h30 et le dimanche 26 juin (non le 12 ! attention ne vous trompez pas, si vous y allez le 12, il n'y aura personne et vous risquerez d'être très déçu de la visite!) à 14h30... Voilà, venez nombreux, c'est gratuit, c'est vraiment pas cher.

VI. Jorge : Il s'agit de Jorge Luis Borgès rencontré en Suisse, à Genève. Ils ont vu ensemble une représentation du *Rigoletto* de Giuseppe Verdi au Grand Théâtre de Genève.

VII. Comment, en effet, ne pas être subjugué par une partition telle que le *Rigoletto* de Giuseppe Verdi, au Grand Théâtre de Genève qui plus est? - quelle émotion ! *Rigoletto* - Giuseppe Verdi - chaque air est un tube - chez Verdi, comme en Italie, toujours trop : trop de soleil, trop de mer, trop de désert, de personnages, d'intrigue, trop de cœur, trop de cordes, de cuivres, trop de tambours, trop de voix, d'émotions, trop de mots, de morts – *début musique* - vous êtes surpris par une infime, solitaire et imperceptible (au premier abord) phrase musicale jouée par la flûte traversière - soutenue tendrement par de petits ostinatos aux violons sur lesquels, comme des étourneaux dans le ciel volent en haut en bas partout, vient se poser la voix de la soprano. Et Wagner ? – Ne me parlez pas de Wagner – J'exagère... - Ecoutez - En introduction : une flûte - l'oiseau sur la branche - à la place de la soprano - Gilda entre en scène avec son céléberrissime « Caro nome » - un air d'opéra – écoutez – un des plus grands - les violons - à peine – soutiennent - « Col pensiero il mio desir / a te sempre volerà » - On était en larmes - « En pensée mon desir / s'envolera toujours vers toi » - quelques vocalises – en équilibre – autour, le silence – la voix légère – habile – colorée – coloratura – sprezzatura qu'il disent - les violons qui soutiennent – la voix la flûte, amoureuses - la confession – elle rêve de lui : « Gualtier Maldè » – c'est le Duc – (son faux nom) – étudiant pauvre - s'est fait passé pour... - écoutez - tout vibre - l'âme et la voix réunies - Edita Gruberova – « è la » - les violons tendent, tendent, tendent - « com'è bella » – ce sont les gardes qui arrivent - mi – si – mi – si – mi – si – pianississimo – pizzicati – arco - morendo – *fin musique* - Une musique dictée par les anges messieurs dames. Voilà la signature du grand maître de l'opéra italien, Giuseppe Verdi - tombe la neige devant l'Opéra – on était en larmes, tous les deux - ils auraient pu dire.

VIII. Nous avons ici le texte le plus complet, abouti et rédigé de la *Vita Nova* de Poirier.

IX. Il s'agit du *funambule* de Jean Genet, publié en 1955 aux éditions l'Arbalète et prenant comme sujet son amoureux de l'époque, Abdallah, un funambule. Poirier aurait connu Genet ? (Nous avons par ailleurs travaillé ce même texte à la Manufacture en février 2015 en compagnie de Jean-Michel Rabeux. Très beau stage soit dit en passant qui avait fait l'unanimité dans la promotion...)

X. Poirier apparaît bel et bien dans *huit et demi* de Fellini, parmi la vague de personnages qui défilent dans la dernière scène du film, descendant les marches de l'aéronef ! Il s'agit là d'une scène qui m'émeut aux larmes ; un de mes films préférés dans toute la filmographie de Fellini... Il en est de même pour Poirier. Voilà pourquoi il désirait le mentionner dans son œuvre, simplement, d'une façon ou d'une autre...

XI. Vous voyez très bien de quelle scène il est question j'imagine, scène mythique où Sylvia demande à Marcello : « Où est-ce que vous m'amenez ? Pas à mon hôtel... » et il lui répond « Si... si, certainement... ». « Non... non... » Elle se lève : « Marcello... Marcello... all is so difficult Marcello... ». « Let's get down... Sylvia... » « Yes... ? » « I've never find a women like you... ». On entend des cris de loup au loin. Aouuuhhh ! Et puis après... vous voyez ? Elle rentre dans les rues et elle refait le loup... « aouuuhhh... » puis le chat « miaou... miaou... » et on entend le son qui vient se superposer, le son de l'eau en fait... elle marche avec le chat sur la tête : « Oh ! I know... ! Pom... Pom... » et puis là : « Oh ! My godness ! Marcello, come here ! Harry-up ! » « Si Sylvia », c'est Marcello ! « Vengo anch'io. Vengo anch'io... Ma si. Ha ragione lei. Sto sbagliando tutto... Siamo sbagliando tutti... Sylvia, ma chi sei ? » « Listen ! » et dans le silence, on n'entend plus l'eau couler. C'est vraiment beau. Enfin vous voyez la scène. Chloé et moi on l'avait travaillé pour la refaire dans le parcours libre l'an dernier, en juin. Mais c'est sûr qu'à deux c'est plus facile pour montrer...

XII. Il s'agit de la cassette DV à bande magnétique retrouvée dans le dossier. À voir... plus tard... [à utiliser/exposer pour la fin de la conférence]

Conclusion

Fin février.

Me voici au bout de cette enquête et de son écriture. Au bout, c'est-à-dire au plus loin qu'il m'était possible d'avancer, compte tenu des informations à ma disposition. J'en étais finalement arrivé là où ce voyage avait commencé : un artiste sans œuvre. Un artiste qui eu pour projet de construire son œuvre à travers sa vie, sa *nouvelle vie*, son nouveau programme de vie. Un personnage qui n'eut soif que de livres et d'histoires, devenu par ses lectures successives son propre personnage de fiction. Un personnage qui n'était qu'un prétexte à une aventure de plus. Oui, c'est cela même, une aventure de plus. Peut-être Louis Poirier n'est-il, au fond de lui, que le reflet changeant et la tension imparfaite vers tous ses personnages de fiction qu'il admirait tant. Lui-même *lector in fabula* de sa propre histoire ? Mais comment toute cette chevauchée s'est terminée, quelle fut *sa fin* ? J'étais d'accord avec Claire : il ne peut pas mourir, car il vit encore. On ne peut tuer le héros ! Le lecteur ne s'en remettrait pas... Alors que faire ? Le laisser vivre ? Tout cela ne serait *qu'irréel*...

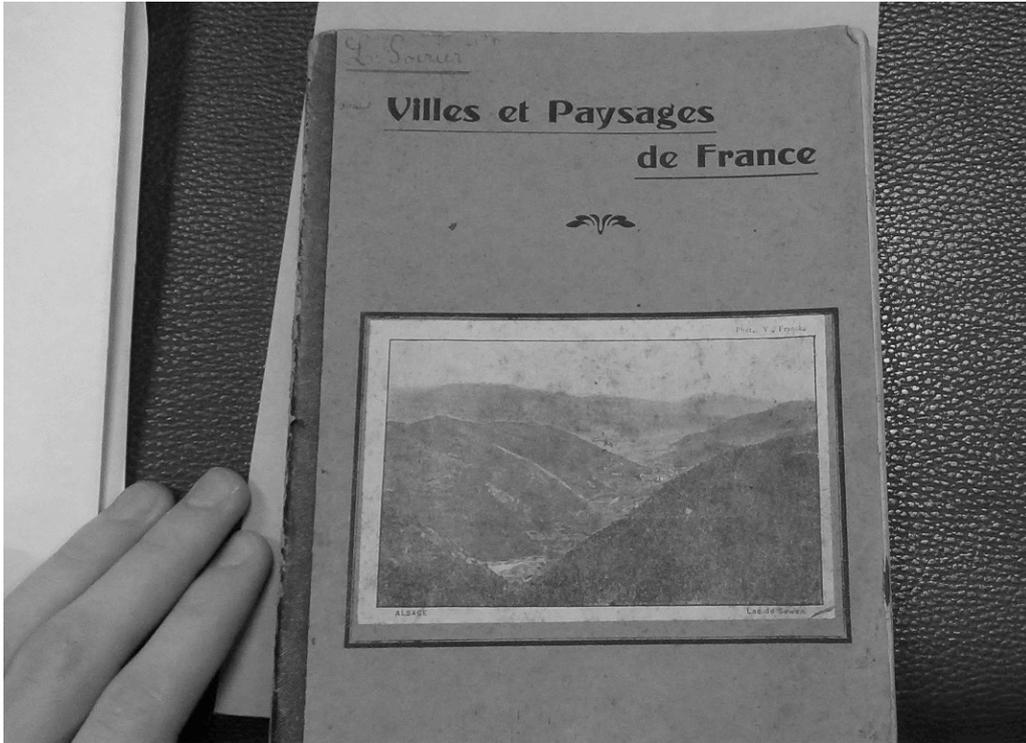
Comme un dernier rêve : le faire apparaître au bord d'un lac en Suisse, au soleil couchant. Vous voyez ? Quand les rayons, presque horizontaux, diffractent en des couleurs pourpres et violacées depuis les cimes enneigées du Jura et viennent, de leur chaude douceur hivernale, se refléter et sur l'eau huileuse du lac et sur les solides pierres des vignes. Ils parlent *ici* des trois soleils. Assis là, il resterait, contemplant une journée déjà vieille, nappes à carreaux devant lui, un morceau de brie truffée dans la main droite et un verre de Pic-saint-loup dans l'autre. Un peu de brume émanait encore de la surface moite du lac. Et tel le voyageur contemplant la mer de nuages, dans un dernier geste emprunté d'esbroufe, il s'écria, par une voix frêle et pourtant puissante : « mers, océans, lacs, vallées et montagnes : *je suis l'auteur* et je vous salue ! ».

Annexes

Annexe 1

MATIERES	CO	ELEVE MOY E CT	CLASSE MOY. MAXI MINI	NOMS ET APPRECIATIONS DES PROFESSEURS
ARTS PLASTIQUES	1	16.0	14.2 18.5 10.0	MM DUBOS Thien.
ANGLAIS LVI	1	13.8 + 5	11.0 17.4 3.7	MM AMIGUES Assez Bien - Des progrès
DOCUMENTATION	1	N.NOT		MM RAYNAUD CLAUENS Elève intéressé mais un peu trop expansif.
EDUCATION CIVIQUE	1	N.NOT		MM CERUTI
EDUCATION MUSICALE	1	16.8 - 3	13.3 17.5 7.8	MM GILLET Bon travail.
ED. PHYSIQUE & SPORT.	1	12.5 + 1	12.3 16.5 8.0	MM MARIS Ensemble convenable. Cependant, les bavardages nuisent parfois à l'action.
FRANCAIS	1	13.3 -	11.8 17.0 7.1	MM DELUC A l'écrit résultats tout à fait satisfaisants.
GRAMMAIRE-ORTHOGRAPHE	3	14.0 - 4	11.2 19.1 4.3	
LECTURE-ECRITURE	3	13.6 - 4	12.0 15.5 7.4	
ORAL	2	12.0 - 1	12.4 16.0 8.0	
HIST.GEO. EDUC. CIVIQ.	1	15.2 - 5	13.0 18.4 5.6	MM CERUTI Elève très actif. Bon trimestre
MATHEMATIQUES	1	15,6	13,3 16,6 3,9	MM RAYNAUD Bon trimestre
SCIENCES VIE & TERRE	1	15.9 + 4	13.6 18.5 8.1	MM COUPIN Très bon trimestre des notes excellentes. Elève très actif.
TECHNOLOGIE	1	15.7	12.1 17.8 3.5	M. DAMASE Très satisfaisant
OCCITAN		13		Très bon trimestre.
MOYENNE GENERALE		15.3	12.8 16.8 7.9	Très bonne participation orale
OBSERVATIONS DU PRESIDENT DU CONSEIL DE CLASSE				
Très bonne année - Admis en 5 ^e avec latin conseillé				LE 17/06/02 
<small>CO:coefficient Evolution CT:nombre de contrles</small>				





MATIERES	COE	MOY	E	CT	MOY.	MAXI	MINI	NOMS ET APPRECIATIONS DES PROFESSEURS
ARTS PLASTIQUES	1	17.0	1	13.4	18.0	9.0	MM DUBOS	Très bien.
ANGLAIS LVI	1	15.5	5	15.5	19.7	10.6	MM AMIGUES	Resultats convenables. Elève sérieux et intéressé.
EDUCATION MUSICALE	1	18.8	3	17.2	19.7	14.5	MM GILLET	Excellent travail, Romain a fait des efforts de concentration qui il ne faut pas relâcher.
ED. PHYSIQUE & SPORT.	1	N.NOT	1	13.3	17.3	9.5	MM MARIIS	Dispensé une bonne partie du trimestre.
FRANCAIS	1	13.0	1	12.1	16.8	8.2	ML DELUC	Bon trimestre - Travail sérieux et régulier - Participation (parfois trop active) à la classe intéressante - Très bon état d'esprit.
GRAMMAIRE-ORTHOGRAPHE	3	12.5	1	11.9	19.0	5.7		
LECTURE-ECRITURE	3	13.5	1	11.7	15.8	7.5		
ORAL	2	13.0	1	12.6	16.0	10.0		
HIST. GEO. EDUC. CIVIQ.	1	11.5	1	13.2	16.5	8.0	MM CERUTI	Resultats corrects, mais Romain doit pouvoir mieux faire. A du mal à se concentrer en classe. Bonne participation orale.
MATHEMATIQUES	1	16.0	10	14.2	18.9	7.4	MM RAYNAUD	Travail très sérieux - Très bon niveau. Il est dommage que le bavardage alterne avec la participation active.
SCIENCES VIE & TERRE	1	14.5	2	11.7	15.8	7.0	MM COUPIN	Elève sérieux et assidue qui doit encore gagner en prenant confiance en lui.
TECHNOLOGIE	1	14.7	3	13.8	18.0	9.7	MM. DAMASE	Bon trimestre
OCCITAN		19,5		18,7				Très bon travail.
MOYENNE GENERALE		15.1		13.8	17.2	10.9		

OBSERVATIONS DU PRESIDENT DU CONSEIL DE CLASSE

Très bon trimestre. Continuez (en vous maîtrisant à l'oral).

LE 17/12/01

CO:coefficient E:evolution CT:nombre de contrles

Bulletins scolaires de Louis Poirier (Bibliothèque nationale de France)

Annexe 2 :

Notes obtenues (sur 20)			
Libellé de l'épreuve		Coefficient	Note
SSO Français U/F		3,00	5,00
SSO Histoire U/F/C		3,00	6,00
SSO Mathématiques U/F/C		3,00	0,50
SSO Option U/F italien		3,00	8,00
SSO Philosophie U/F/C		3,00	9,00
SSO Sciences Sociales U/F/C		3,00	3,50
Total admissibilité : 96,00			
Déclaré(e) non admissible à ce concours			
Total du dernier admissible : 202,50 / 360			
			
<small>Cette décision peut faire l'objet d'un recours devant le tribunal administratif dans les deux mois à compter de sa notification.</small>			

Résultats de Louis Poirier au Concours d'entrée à l'École Normale Supérieure de Paris (Bibliothèque nationale de France)

Annexe 3 :



Mauvezin (Gers – France), Halle du XIV^{ème} siècle

Annexe 4 :



Mauvezin (Gers – France), Eglise

Annexe 5 :



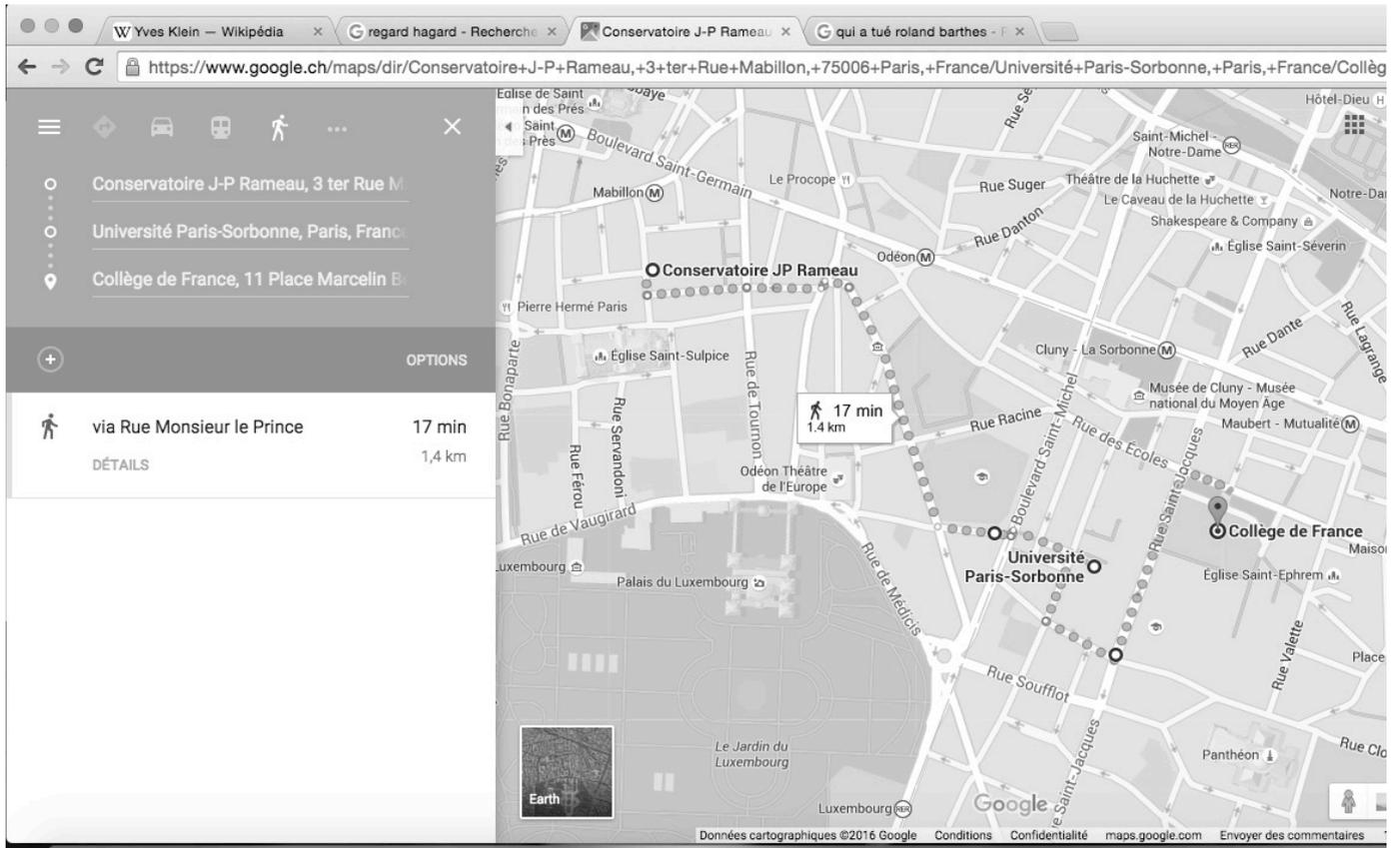
Mauvezin (Gers – France), Le lac

Annexe 6 :



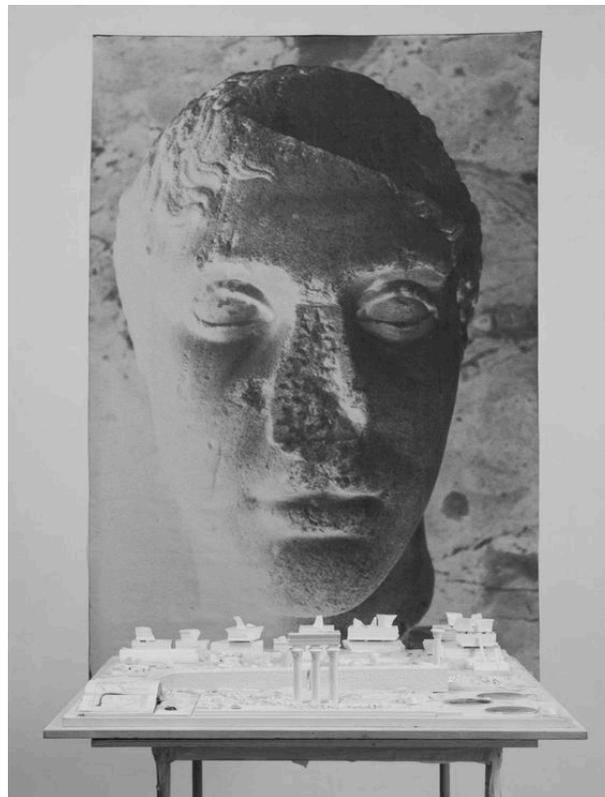
Mauvezin (Gers – France), départ « ronde des foies gras » : lancé du canard par M. le maire.

Annexe 7 :



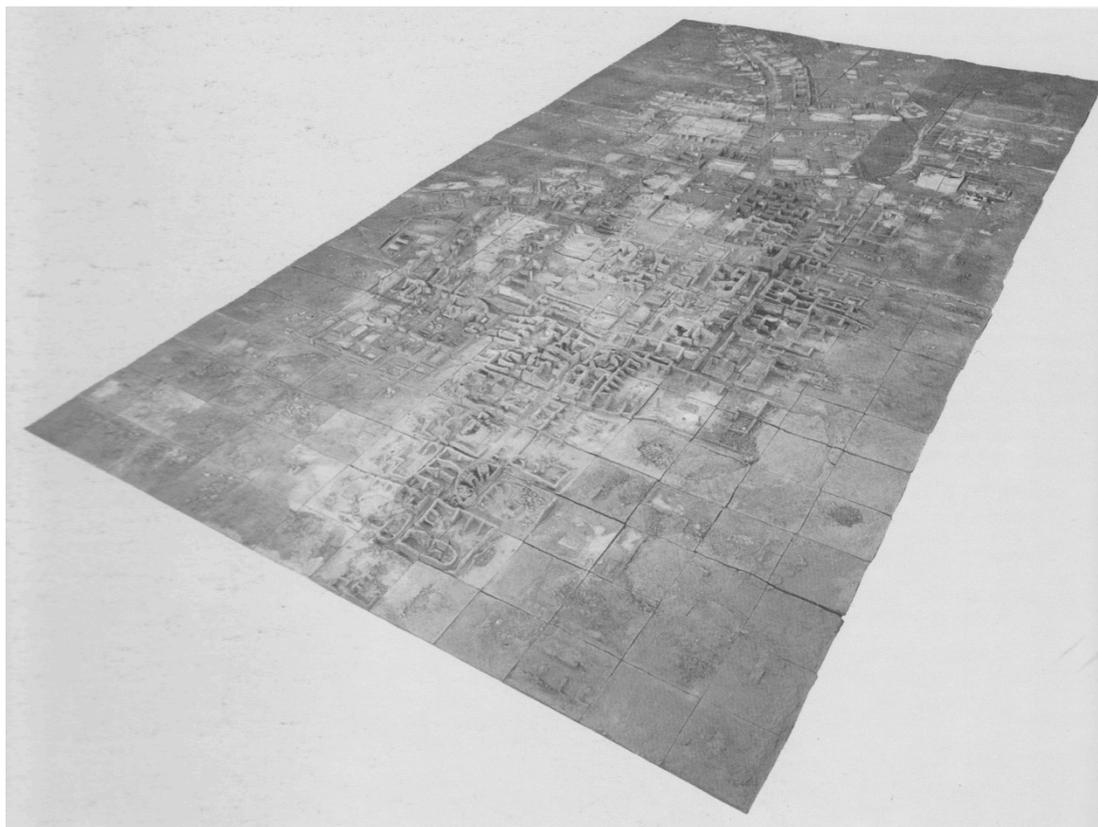
Itinéraire quotidien de Louis Poirier au moment de son étude à la Sorbonne et de son enquête au Collège de France (image google maps)

Annexe 8



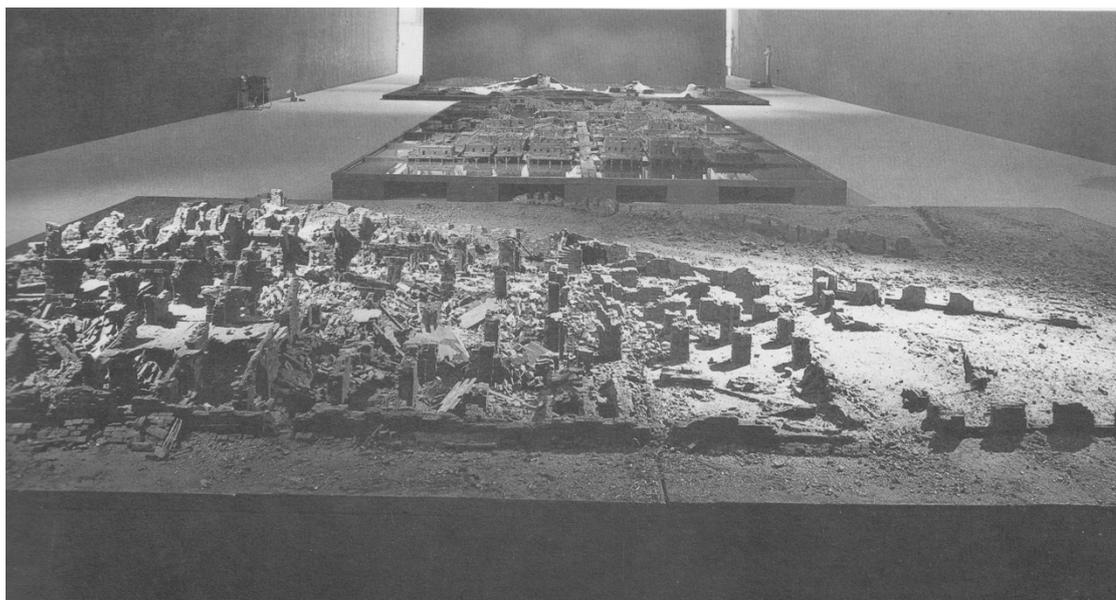
POIRIER Anne et Patrick, *Villa Adriana in Memory of Antinous*, Tate Gallery, Londres, 1979

Annexe 9



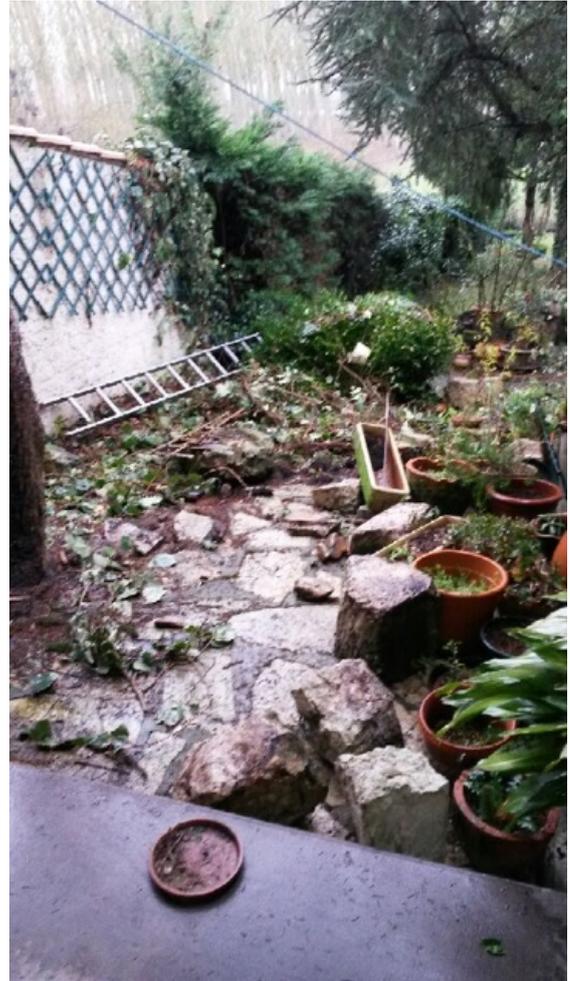
POIRIER Anne et Patrick, *Ostia Antica, Costruzione, 1970 – 1972*, in *Anne e Patrick Poirier, Architettura e mitologia*, Electa, 1984.

Annexe 10



POIRIER Anne et Patrick, *Domus Aurea, Veduta generale dell'installazione al Centro Georges Pompidou*, in *Anne e Patrick Poirier, Architettura e mitologia*, Electa, 1984.

Annexes 11 et 12



Photographies personnelles

Annexe 13



SIR Marguerite, *Robe*, Collection de l'Art Brut, Lausanne

Table

• Présentation	1
• Exergue	2
• Remerciements	3
• Bibliographie	4 à 7
I. <i>Ouverture</i>	8 à 9
II. <i>Décors</i>	10 à 13
III. <i>Enfance</i>	13 à 15
IV. <i>Rencontre</i>	16 à 20
V. <i>Paysages</i>	20 à 22
VI. <i>Province</i>	22 à 25
VII. <i>Suisse</i>	25 à 29
VIII. <i>La préparation du récit</i>	30 à 33
IX. <i>Pertes</i>	33 à 36
X. <i>Conclusion</i>	36
XI. <i>Vita Nova</i>	36 à 42
• Conclusion	43
• Annexes	44 à 50
• Table	51